

le magazine du Temps — 16 mars 2024
style

T

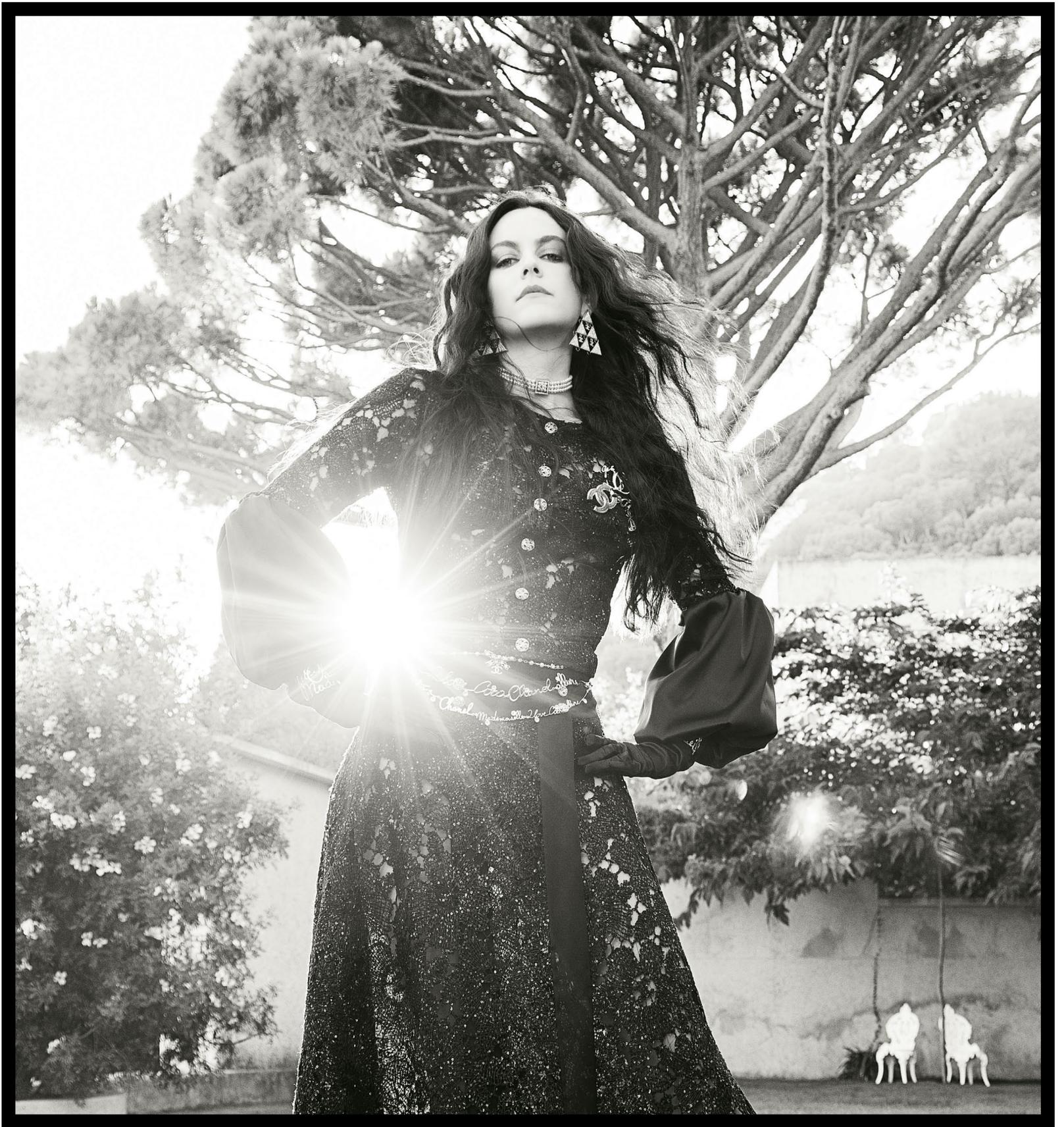


shooting
la mode aux trouses



CHANEL.COM

CHA



N E L



PRADA







CHAQUE CADRAN MÉTÉORITE EST UNIQUE

La collection Constellation d'OMEGA s'inspire depuis longtemps du mouvement précis des étoiles. Ce thème stellaire perdure dans une nouvelle gamme de modèles dotés de cadrans en météorite. La nature de ce rare matériau spatial confère à chaque cadran un motif unique. Jamais deux montres ne seront identiques. Cette version de 28 mm en acier inoxydable et en or Sedna™ 18K bénéficie d'un traitement de couleur bleue qui sublime son design pour un impact maximal.


OMEGA

Plis et repli

La mode doit-elle être démocratique? La question agite le microcosme de la Fashion Week de Paris, qui se terminera peu avant la parution de ce magazine. La veille de son défilé, la marque américaine The Row a demandé à ses invités de «s'abstenir de photographier ou de partager tout contenu» durant leur expérience. Le jour J, posés sur chaque siège, un calepin et un crayon invitaient à une prise de notes manuscrites. Les images officielles de la collection ont ensuite mis près d'une semaine à être dévoilées. La démarche a du sens.

Les réseaux sociaux étant désormais au cœur du système de la mode, le succès d'un show se mesure au nombre de mentions, de hashtags, de stories vues et partagées. Happés par cette société du spectacle, les vêtements deviennent un prétexte aux dérives narcissiques de chacun. Ils sont vus sans être observés, célébrés (ou décriés) sans être compris. En bannissant les écrans, The Row - chantre d'un minimalisme ultra-luxe à l'américaine - remet la création au cœur des conversations. Dans les jours suivant l'événement, les personnes qui avaient pu assister à la présentation racontaient la collection, l'imaginaire des unes soudainement suspendu aux mots des autres. Comme au bon vieux temps.

Le bon vieux temps, c'est le milieu du XXe siècle, lorsque les défilés de mode étaient des présentations confidentielles réservées à une petite élite blanche et bourgeoise. Entre les créateurs et leurs clientes se tissait une relation verticale, les premiers dictant leurs préceptes esthétiques aux secondes. En guise de critiques, une poignée d'éditrices dont l'avis faisait autorité.

Les fondatrices de The Row, Mary-Kate et Ashley Olsen, souhaitent-elles revenir à cette période? Il y a fort à parier que non: à New York, la marque organise chaque année des soldes provoquant une véritable hystérie collective. Pendant des jours, des femmes (et des hommes) de tous âges, de tous milieux sociaux, font la file pendant des heures pour un manteau ou un pantalon parfaitement coupé, au prix, parfois, de mois d'économies. Des personnes qui entrent dans le luxe par la petite porte, en s'offrant par exemple un casque audio, comme sur notre couverture, une lime à ongles ou des lunettes de soleil griffées (voir notre enquête en page 54).

Pendant la Fashion Week de Paris, les sœurs Olsen ont pourtant claqué la porte au nez de cette clientèle ultra-connectée - notamment à leur défilé. Pour remettre la création au centre de l'attention, elles auraient pu, à la façon de Miuccia Prada, organiser des séances digitales de questions-réponses avec le public, ou, comme Glenn Martens chez Diesel, proposer aux internautes d'assister en direct aux préparatifs du défilé. Elles ont préféré le mutisme et l'entre-soi. Une stratégie très séduisante si vous êtes riche et/ou influent. Beaucoup moins si vous ne l'êtes pas. ●

Séverine Saas



Magazine T

Supplément du «Temps» paraissant
21 fois par an.
(Ne peut être vendu séparément)

Editeur

Le Temps SA

Présidente du conseil d'administration

Abir Oreibi

Direction

Madeleine von Holzen
Olivier Schwarz
Jean-Christophe Potocki

Rédaction de T

Rinny Gremaud (rédactrice en chef)
Séverine Saas (adjointe)
Selim Atakurt (responsable de production)
Emilie Veillon (journaliste)
Mónica Gonçalves (graphiste)
Véronique Botteron (rédactrice image)
Anouck Mutsaerts (responsable style)
Julien Küffer (stagiaire)

Ont contribué à ce numéro

Sophie Abriat
Stéphane Bonvin
Elorri Charriton
Marc Frochoux
Antonino Galofaro
Urs Lüthi
Sylvain Menétrey
Quentin Mouron
Charles Negre
Matthieu Spohn

Chef d'édition

Philippe Simon

Responsable correction

Géraldine Schönenberg

Conception maquette

Bontron & Co

Publicité

Marché national
NZZ One
Adrian Näf (Business Director)
Anne-Sandrine Backes-Klein
(Head of Business Unit Romandie)
lt_publicite@nzz.ch
T +41 21 318 46 60

Marché régional

Le Temps Publicité
Sébastien Cretton
(Head of Regional Sales)
publicite@letemps.ch
T +41 22 575 80 50

Courrier

Le Temps SA
avenue du Bouchet 2,
CH-1209 Genève
T +41 22 575 80 50

Impression

Swissprinters AG Zofingen

Prochain numéro

Le 30 mars 2024




HERMÈS
PARIS

Faubourg très honoré



En une
 Shooting «Mode»
 Photo: Charles Negre pour le magazine T
 Styliste: Anouck Mustsaerts
 Iris Delcourt @Viva Model Management: jupe plissée
 et sac en cuir, MIU MIU. Pull en maille, LOEWE.
 Casque audio en cuir, CELINE. Chaussettes en laine, FALKE.
 Baskets en cuir, SUNNEI.
 Silhouette «mini»: collants, FALKE. Body, WOLFORD.



curiosiTés

- 12 **Rézoos sociaux**
Les animaux d'Instagram et de TikTok.
- 14 **Quoi de beau**
Sélection d'objets, de livres et d'expositions.
- 18 **La vie des choses**
Les modes, les vêtements et les objets prennent la parole.

humaniTés

- 20 **Culture**
Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Entre art, mode et tradition populaire, la pratique du patchwork connaît un regain d'intérêt, grâce à des valeurs prônant le soin et la lenteur. L'époque est définitivement au recyclage et au rapiéçage.

vaniTés

- 42 **Shooting**
Et si, pour une fois, on écoutait notre petite voix intérieure qui nous enjoint de ralentir? Arrêt sur images sur une sélection de vêtements, laissant le loisir de les contempler au lieu de les voir virevolter au rythme de nos vies effrénées.



- 26 **Rock**
Il y a 30 ans, Kurt Cobain se donnait la mort. Quelques semaines auparavant, le chanteur et guitariste de Nirvana se produisait à Neuchâtel, lors de ce qui fut l'un de ses derniers concerts. On y était...

30 Architecture

«Réanimer» au lieu de «restaurer».
 Le bureau GayMenzel a été récompensé à l'occasion de la 5e édition de la Distinction romande d'architecture (DRA5) en raison d'une intervention atypique sur les Maisons Duc à Saint-Maurice (VS), des édifices à jamais inachevés.

34 Faune

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours...
 A la suite de l'attaque d'un coureur par un plantigrade, les autorités du Trentin ont décidé d'abattre désormais huit spécimens par an. Un combat qui révolte les associations animalistes italiennes.

38 Feuilleton

A travers des fictions ou des récits, le magazine T a invité ce semestre neuf auteurs romands de tous âges et tous styles à écrire sur «les insécurités du corps masculin».
 Troisième contribution: Quentin Mouron.



HOW TO GET COMFORTABLE IN AN UNCOMFORTABLE WORLD

54 Mode

Lime à ongles, pull en cachemire pour chien ou paillason. Les marques haut de gamme multiplient les portes d'accès vers leur univers, en apposant leur logo sur des objets parfois improbables. Un moyen de convertir une clientèle toujours plus large.

58 Inauguration

Dior adore Genève. La marque de luxe française a collaboré avec l'architecte Christian de Portzamparc, qui signe une nouvelle boutique à la rue du Rhône. Le lauréat du Prix Pritzker 1994 révèle quelques-uns des secrets de ce bâtiment spectaculaire.

60 Beautest

Quels sont les meilleurs produits pour faire tenir son maquillage? Un membre de notre rédaction a testé anonymement six *primers* et livre ses impressions.

61 Accessoire

Lemaire sort une collection qui coupe le sifflet!
 La marque parisienne vient de lancer des colliers affublés d'appeaux, créés par l'artisan François Morel.

62 Recette

Terreux et sucré, le rutabaga ne se limite pas aux purées hivernales: il gagne à être associé à du poisson cru. Le chef Yann Kriba, du Crans Ambassador à Crans-Montana, le sublime ainsi dans une préparation à base de perches Loë.



64 Philosophie

Il peut engendrer un sentiment de dépossesion et l'opportunité d'une réinvention.
 Le concept de déménagement a suscité l'intérêt du philosophe Thibaut Sallenave, qui a mené une réflexion sur ce sujet.

66 Moodboard

Dans chaque numéro, l'humeur de la rédaction se décline en une sélection débridée d'objets.

swatch[®] 





Nous avons surpris notre chroniqueur en train de visionner en cachette des vidéos d'animaux sur Instagram et TikTok. Pour se dédouaner, il partage et décrypte dans chaque numéro ses comptes préférés, tous tenus par des passionnés.

Vous avez un message TikTok: «Tu aimeras peut-être le compte de [@lilothechameleon](#) (150K).» On clique! Attention, l'auteur de ces lignes souffre de daltonisme: il est donc possible que lorsqu'il parle de vert, il s'agisse en fait de rouge, et vice versa. Merci d'avance de faire les rectifications nécessaires et de nous excuser pour la gêne occasionnée. Ce problème évacué, il est temps de vous présenter Lilo, une femelle caméléon casqué du Yémen.

A la manière des transformistes, notre Artura Brachetti de la péninsule Arabique peut changer de teinte en moins de 30 secondes, façon «on me voit, on me voit plus». Contrairement aux idées reçues, ce don ne lui sert pas particulièrement à se fondre dans le paysage ni à se camoufler tel un GI, mais à absorber la chaleur et surtout à communiquer son état émotionnel (séduction, stress, dissuasion...). Ce tour de magie s'opère grâce aux iridophores, des cellules pigmentaires sous-cutanées contenant des nanocristaux qui se modifient selon l'humeur et réfléchissent par incidence la lumière différemment sur sa peau. Principalement verte à l'origine, cette dernière peut alors revêtir des tons flamboyants allant du bleu au rouge, en passant par l'orange (*houla, merci de bien vérifier ces couleurs, cher lecteur*).

Selon le *National Geographic*, «les caméléons casqués mâles communiquent leur tempérament à leurs potentiels rivaux en métamorphosant leur apparence: nuances vives pour témoigner leur agressivité ou sombres pour la soumission. Une brève bataille chromatique peut mettre fin à une dangereuse altercation

En vert et contre tous

Quel est l'animal le plus compliqué à décrire quand on est daltonien? **Le caméléon**, évidemment. Grâce à Lilo, on a découvert un reptile haut en couleur, et à la langue bien tendue

par **Selim Atakurt**



Si vous n'avez pas une peur bleue des caméléons, scannez le code QR!

physique avant même qu'elle n'ait commencé.» Un peu comme si nous, humains, réglions nos différends en jouant une partie de UNO.

Ces sauriens ont encore d'autres cartes dans leur manche. Ou plutôt dans leur gueule. Leur langue protractile, aussi longue que leur corps (une cinquantaine de centimètres, queue en spirale incluse), leur permet d'attraper les proies à distance. Agée de 1 an, Lilo passe d'ailleurs pour un as en la matière, elle qui enchaîne les prises à l'aide de son lasso buccal, tirant la langue plus vite que son ombre – une accélération flashée de 0 à 96 km/h en un centième de seconde. Araignées, vers de farine, sauterelles, tout insecte qui déambule à proximité de cette *lucky* de Lilo... trépassé. Il faut dire que rien ne peut lui échapper avec ses yeux globuleux à la mobilité désolidarisée et sa vision horizontale à 180 degrés. Il y a du Jean-Paul Sartre dans le regard de cette bête, qui, dans son genre, s'en prend aussi aux mouches.

Mais c'est bien connu: l'enfer, c'est les autres. Adeptes du huis clos, le caméléon du Yémen est avant tout un être solitaire qui préfère éviter la présence de ses congénères, sauf en période de rut. Toujours prêt à défendre son territoire, il «porte» ainsi sur le crâne un casque couvert de larges écailles plates qui peut atteindre 8 centimètres de hauteur chez le mâle, lui conférant des faux airs de chevalier. Heaume sweet heaume. Au regard des stories postées sur son compte, Lilo paraît avoir définitivement trouvé son foyer et donné son feu vert pour être approchée sans voir rouge (*merci encore de bien vérifier ces couleurs, cher lecteur*). ●



FLEXFORM

Perry

canapé composable
Antonio Citterio Design
Made in Italy
flexform.it

FLEXFORM GENEVE

1, Avenue Krieg, Geneve
T +41 22 328 02 40
info@lacourdumail.ch

FLEXFORM LUZERN

4, Meiliplatz, Lucerne
T +41 41 260 51 53
flexform@davinci-schweiz.ch

Parce que le goût façonne l'art de vivre, le magazine T propose une sélection de belles choses à contempler ou à s'offrir.



cyclisme

L'effet Scott

Si vous cherchez un VTT qui passe partout mais semble loin d'être passe-partout, voici le Voltage eRIDE de Scott. La marque de Givisiez (FR) sort ce nouveau modèle «trail», équipé d'une assistance électrique. Bénéficiant d'un châssis 100% carbone, il se montre relativement léger pour un vélo de ce type (environ 18 kg). Son débattement de 160/155 mm lui octroie une grande polyvalence, permettant d'être aussi efficace en descente qu'en montée. Son moteur, l'un des plus petits et silencieux du marché, offre une sensation de pédalage très naturelle. Quant à sa batterie interne, relativement basse au niveau de la capacité, elle peut être gonflée grâce à l'ajout d'un prolongateur d'autonomie externe. Lignes continues et arêtes marquées confèrent un design plutôt séduisant à ce tout-terrain qui existe en six versions différentes (quatre pour hommes et deux pour femmes). Un modèle qui en a définitivement sous la pédale!

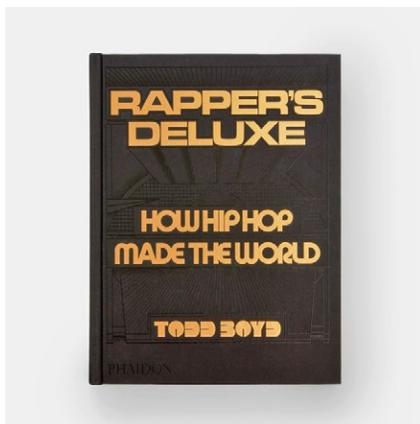
scott-sports.com

livre

Rap à hommages

«Raconter l'histoire de la culture américaine contemporaine, c'est raconter l'histoire du hip-hop.» Publié par Phaidon, *Rapper's Deluxe* n'est pas un énième livre sur ce genre, mais un remarquable ouvrage sur son influence à travers l'art, le cinéma, la mode, le langage, le sport ou la politique. Organisées chronologiquement depuis les années 1970 jusqu'à nos jours, les mises en page - riches en photographies, œuvres d'art, publicités, couvertures de livres/magazines, extraits de films et pochettes d'albums - témoignent de cette porosité. Les textes rédigés par le Dr. Todd Boyd (alias «Notorious PhD»), spécialiste de l'étude des races et de la culture populaire, apportent un éclairage sociologique et historique passionnant autour d'un style qui a fêté en 2023 ses 50 ans. Un beau cadeau post-anniversaire!

«*Rapper's Deluxe - How Hip Hop Made The World*» (uniquement en anglais), Dr. Todd Boyd, Ed. Phaidon, phaidon.com



horlogerie

Depeche Mode prend le temps

Conçue en collaboration avec le célèbre groupe britannique, la nouvelle Spirit of Big Bang Depeche Mode de Hublot est pensée pour faire réfléchir ceux qui la portent à la valeur du temps. Coïncidant avec la sortie de l'album *Memento Mori* (locution latine signifiant «souviens-toi que tu vas mourir») et la tournée mondiale qui se termine fin juin, ce lancement fait suite à divers partenariats avec la marque horlogère, entre autres des collectes de fonds pour des causes environnementales et humanitaires. Cette montre limitée à 100 exemplaires présente une forme tonneau et l'esthétique All Black emblématique de l'enseigne nyonnaise. On y découvre un motif de crâne - comme dans la vidéo annonçant le retour du groupe après six ans de silence - et un sablier pour symboliser le passage du temps. Ce dernier contient des petites billes de céramique noire qui s'écoulent dans un sens ou dans l'autre, en fonction des mouvements du poignet.

hublot.com



S'ÉVEILLER AU MONDE

Contactez votre agent de voyage ou appelez le 0 800 552 741 (gratuit depuis un poste fixe).
**Tarif par personne sur base occupation double, 11 jours/10 nuits à bord. Taxes portuaires incluses. Document non contractuel. Droits réservés. ©Gettyimages-Jim Craigmyle / ©Studio PONANT - Laure Patricot. IM013120040.



Amérique du Nord et Canada | Le lac Supérieur, une expédition grandeur nature 11 jours/10 nuits à partir de 6 958 CHF*

mode

Sortez couverts!

Comment ne pas être mouillé tout en restant «stylé»? C'est le pari relevé par K-Way et agnès b. qui lancent leur première collection capsule. Dans cette optique, les deux marques parisiennes ont imaginé des coupe-vent inédits qui marient la technologie innovante de l'une à l'esthétique intemporelle et graphique de l'autre. Cette gamme comprend trois modèles unisexes: une version parka noire agrémentée uniquement d'un logo original et de l'émblématique fermeture à glissière tricolore de K-Way ainsi que deux vestes courtes aux imprimés caractéristiques d'agnès b. - à rayures ou à pois. Cette édition limitée comporte également une variante aux motifs étoilés destinée aux enfants. Toutes ces pièces sont fabriquées en tissu ripstop imperméable, déperlant et respirant, qui permettent d'affronter les éléments en toute sérénité.

k-way.fr | agnesb.eu



mobilier

Fauteuil solaire

Un soleil et une lune, tous deux moitié humains moitié astres, se levant au-dessus d'épais nuages, tel est le paysage surréaliste qui couvre le nouveau fauteuil Vanity Fair XC de Poltrona Frau. Datant des années 1930, puis devenu l'une des icônes du design italien, le meuble a été redécoré en collaboration avec la marque italienne de design Fornasetti. Cette dernière a puisé son inspiration dans ses archives d'illustrations de style onirique, dessinées par Piero Fornasetti dans les années 1950. Poltrona Frau a utilisé pour la première fois un procédé d'impression numérique qui donne au toucher un léger gaufrage du cuir. Déjà vendue en ligne, cette édition limitée à 50 exemplaires, numérotés et signés, sera disponible dans une sélection de magasins Poltrona Frau dès le 10 avril 2024.

poltronafrau.com

photographie

Juergen Teller sans filtre

Arnold Schwarzenegger couché sous une table de billard, la tête coincée dans la mâchoire d'un faux crocodile. Charlotte Rampling complètement nue dans les couloirs du Louvre. Victoria Beckham emballée dans un sac en papier géant signé Marc Jacobs. De Juergen Teller, on reconnaît instantanément l'humour décapant, ses photographies au flash, pas toujours flatteuses, prises sur le vif. Ses trois dernières décennies d'images s'exposent en ce moment à la Triennale de Milan, où les clichés de mode se mêlent allègrement aux travaux personnels de l'Allemand. Entre les pubs Loewe, Saint Laurent (mécène de l'exposition) ou encore Bottega Veneta, Juergen Teller évoque ainsi le suicide de son père, la tentative de viol dont il fut victime, ou encore sa relation intime avec sa femme. Un mélange des genres fréquent chez Juergen Teller, qui a contribué à abolir les frontières entre photo d'art et image commerciale.

«Juergen Teller I need to live» jusqu'au 1er avril 2024, Triennale Milano, triennale.org



PHOTOS: K-WAY / HANDOUT, POLTRONAFRAU / HANDOUT, JUERGEN TELLER / PROLITTERIS ZH 24



exposition

Un podium pour deux

Vite, vite, enfilez votre jogging et vos sneakers pour courir voir cette exposition avant qu'elle ne franchisse la ligne d'arrivée. Alors que les Jeux olympiques d'été se profilent dans la capitale française, le Musée des arts décoratifs de Paris accueille encore quelques semaines cet événement qui met en lumière l'évolution du vêtement sportif et son influence sur la mode contemporaine. Ce projet d'envergure révèle comment deux mondes initialement antinomiques participent in fine d'enjeux communs, autour du corps. Près de 450 habits et accessoires, photographies, croquis, magazines, affiches, peintures, sculptures et vidéos montrent ainsi de quelle façon le sportswear a intégré notre vestiaire quotidien. Avec comme fil rouge la question du confort - un domaine souvent porteur d'innovation. De là à se balader avec une médaille autour du cou, il n'y a qu'un pas...

«Mode et sport, d'un podium à l'autre»
jusqu'au 7 avril 2024, Musée des arts décoratifs, Paris,
madparis.fr

geekologie

Beau pour les oreilles

Solidement établi sur le marché audio, Sennheiser lance de nouveaux écouteurs prometteurs, les Momentum True Wireless 4. Attention d'abord au coût, ces accessoires sont très chers, puisqu'il faut compter pas moins de 315 francs (prix officiel) pour les obtenir. Mais côté technique, la promesse est de taille. Les appareils contiennent au total six micros répartis sur les deux écouteurs et offrent ce que Sennheiser appelle une réduction adaptative de bruit, ajustant automatiquement l'annulation de ce dernier en fonction de l'environnement. Il est possible de choisir parmi les divers modes de personnalisation du son via des tests guidés. Les écouteurs promettent jusqu'à trente heures de lecture. De plus, huit minutes de charge permettent à elles seules de garantir déjà une heure de lecture audio, assure également le fabricant.

sennheiser.com



corps

Périodes sereines

Face au constat qu'une femme consomme environ 10 000 protections à usage unique au cours de sa vie, générant ainsi des milliards de déchets plastiques, la lingerie menstruelle s'impose comme la solution la plus écologique. Et pourquoi ne pas miser sur une marque locale? Deux partisanes du mouvement «zéro déchet», Chloé Bazzi et Elodie Schenk, ont lancé Gaya en 2021 avec l'ambition d'associer qualité et transparence, tant au niveau des matières premières que de la fabrication. Les collections sont donc imaginées en Suisse et confectionnées dans un atelier au Portugal, à partir de modal, une fibre naturelle utilisée en mode responsable, connue pour sa solidité, sa respirabilité, son élasticité et sa douceur sur le long terme. Leur boutique en ligne propose également des pochettes de rangement en bâches récupérées, mais aussi un filet de lavage ou encore une tisane réduisant les douleurs menstruelles.

gaya-lingerie.ch



Confession d'une gourde

Certains objets se glissent dans notre quotidien sans crier gare. Ils sont tellement partout qu'on n'y fait plus attention. Comment faisait-on avant, sans eux? C'est le cas du fidèle bidon qui transporte nos boissons. Poil au bouchon!

texte: **Stéphane Bonvin**

Je suis ton oasis et je suis ta soif. Je suis ton sein et je suis un phallus. Je suis ta lolette et je suis ton viatique. Mais oh la la, je ne me suis pas présentée, quelle gourde je suis. C'est ça: je suis une gourde.

Je sais que d'autres objets ici, dans cette chronique, ont déjà dit la même chose. Tant pis. Je vais le répéter. Vous, les humains, vous avez remarqué comment dans nos vies tout est censé devenir léger, mobile, dématérialisé, nomadisé, «cloudisé»? De vos baskets ultralégères à votre musique digitalisée, de vos bureaux virtuels à vos dossiers médicaux digitalisés, de vos agendas sur application aux lettres d'amour que vous tapotez sur WhatsApp? Mais avez-vous remarqué combien, désormais, vous trimballez de choses, du matin au soir, contrairement aux générations passées? Vos vies deviennent

virtuelles, vos reflets sont des avatars, vos représentations se font artificielles, mais chaque matin, vous vous équipez comme pour de pesantes expéditions.

Moi, la gourde, je fais partie de ces objets qui transforment votre sac en barda. Vous me remplissez, vous me glissez dans votre sac, ou vous m'attachez par une sangle sur votre sac à dos, ou vous me portez à la main, façon mug étanche. En fait, vous vous armez. Vous êtes de petits sherpas à l'assaut de vos journées escarpées.

Bien sûr, j'ai toujours existé. J'ai été outre de peau dans le désert. J'ai été récipient cerclé de bois dès l'Antiquité. J'ai surtout été flacon transportant de la gnole dans mon ventre de métal. Je tintinnabulais à la ceinture du pèlerin ou du marchand ambulancier. Dans les années 1980 encore, j'avais un bouchon de liège, j'étais réservée aux recrues, aux promenades d'école ou aux randonnées du Club alpin. Dans vos sacs, je copinais avec les chips Zweifel et les Tupperware pleins de salade de riz. Je dormais longtemps dans les placards et quand on m'ouvrait, à la belle saison, je pouais la chèvre morte au fond d'un puits.

Et puis s'est répandue l'idée qu'il faut s'hydrater. Je suis devenue indispensable. Nécessaire depuis qu'on sait que les bouteilles en plastique jetables, c'est mal (et que leurs eaux achetées sont parfois filtrées de manière pas claire). Bref. Je suis devenue utile et publique. J'ai pris mille formes. En Chine, plus personne, ou presque, ne sort sans mon

cousin, le thermos portable gavé d'eau chaude. Dans les quartiers «bling», je prends la forme d'un mug, généralement siglé et très genré – mais pourquoi voit-on si peu d'hommes qui se trimballent avec un mug à la main... Je suis signe de distinction. Marqueur social. Ainsi, le bobo qui travaille généralement dans un local doté de l'eau courante, sort rarement sans moi. Alors que je ne fais pas partie du bagage du Rom ou du camé qui erre en ville et qui aurait bien besoin, lui, de boire à mon goulot. Sinon, vous avez remarqué combien, dans un meeting, ce sont les employés qui me sortent et me déposent sur leur table, et rarement leur PDG?

Demandez-vous ce que vous touchez, qu'est-ce vous caressez, quand vous m'empoi-gnez? Vous me ténez comme le sein, vous me sucez comme votre dernière lolette. Si je suis longue, fine, vous me brandissez comme un sceptre phallique. Je vous rassure. Je vous relie. Avec moi, vous êtes moins des enfants perdus.

Depuis peu, on me voit souvent avec un très large goulot. J'accompagne alors souvent les types qui sortent de leur séance de muscu, qui portent des doudounes XXL, des collants noirs, des coiffures compliquées et qui, parce que mon diamètre est large et mon goulot généreux, m'exhibent comme des preuves de leur virilité anabolisée.

Moi, la gourde, je suis censée éteindre votre soif. Mais je l'exhibe. Je la révèle. Je lui donne corps. Je la matérialise. Je suis la bouteille qui déshydrate et qui donne la soif. ●

«Et la chanson de l'eau
reste chose éternelle.
Toute chanson est une eau
dormante de l'amour...
Et tout soupir une eau
dormante du cri»

Federico Garcia Lorca, «Poésie I», 1921-1922



© Yann Fouilloux - polara/SE / Gitana SA

LE MONDE VA OÙ LES AUDACIEUX LE MÈNENT.

Chaque fois qu'un audacieux crée, c'est un monde possible qui naît. Nous sommes fiers de l'exploit historique de Charles Caudrelier : pour la première fois de l'histoire de la course au large, un skipper a réalisé un tour du monde en volant sur l'eau. C'est la victoire d'une vision, le résultat d'une recherche de pointe et la réalisation d'un travail d'équipe remarquable.

Une victoire qui transcende le sport pour embrasser notre idée du progrès.

PREMIER TOUR DU MONDE EN SOLITAIRE D'UN BATEAU VOLANT.



**EDMOND
DE ROTHSCHILD**

→ Les amish du Midwest sont reconnus pour leurs «quilts». Ici, une vente aux enchères en Pennsylvanie.

Couvertures sociales

Pratique de recyclage souvent exercée collectivement, le **patchwork textile** connaît un regain d'intérêt, tant pour sa forme que pour ses valeurs de soin et de lenteur. Tentative de théorisation d'une technique de rapiécage entre art, mode et tradition populaire

texte: *Sylvain Menétrey*

Mikhail Rojkov a lancé l'an dernier la ressourcerie Histoire sans chute dans une arcade des Pâquis à Genève, où il récupère, trie et valorise les déchets textiles. Le patchwork est l'une des méthodes au cœur de ce projet d'économie circulaire car il permet de tirer parti des plus petites chutes, pour assembler par exemple des *furoshiki*, ces emballages cadeaux en tissu japonais. Mais le diplômé en mode de la HEAD-Genève a d'autres ambitions: «J'aimerais qu'Histoire sans chute devienne un laboratoire de la confection en patchwork. A terme, mon objectif est de créer une ligne de vêtements qui s'adapte aux morphologies en employant cette technique.»

Travail d'aiguille domestique, patient et économe, qui accommode les restes de tissu et recycle les vieux

vêtements, le patchwork fait figure d'antithèse de la *fast fashion*, même si dans notre monde merveilleux, des marques comme Zara surfent sur cette tendance récup et *craftiviste* pour vendre une ligne de patchworks en denim confectionnés avec des étoffes neuves... Mikhail Rojkov fait contre mauvaise fortune bon cœur: «La tenue véhicule un message, c'est un geste politique. Un objet en patchwork signale que la personne ayant confectionné l'ouvrage y a consacré du temps. Même s'il s'agit d'une simulation, la veste Zara en patchwork renvoie tout de même à la notion de travail.»

On ne sera pas étonné, eu égard à l'implication qu'il exige, que le patchwork, dont on retrouve des exemples jusque dans l'Égypte ancienne, se soit épanoui dans des sociétés isolées. Les amish du Midwest ou des communautés rurales afro-américaines d'Alabama sont reconnus →



PHOTO: MEDIANEWS GROUP / GETTY IMAGES

pour leurs *quilts*, ces courtepointes matelassées aux motifs géométriques abstraits pour les premiers, plus informels ou figuratifs pour les secondes. Cet art populaire typiquement américain a aussi fleuri pendant des périodes de crise, comme la guerre de Sécession aux Etats-Unis, lors de laquelle les femmes restées à l'arrière confectionnaient des couvertures pour réchauffer les soldats au front, ou plus récemment l'épidémie du sida. Aujourd'hui, en plus d'être un outil de lutte contre le gaspillage vestimentaire et de sa dévaluation en style néo-bohémien par l'industrie de la mode, le patchwork s'insère dans la trame de nombreuses productions culturelles. Des artistes s'en emparent comme un symbole du soin à apporter à la relation détériorée à autrui et à l'environnement, ce que la psychanalyste Cynthia Fleury décrit dans son livre *Le soin est un humanisme* (Ed. Gallimard/Tracts, 2019) comme une façon de rendre la vulnérabilité «capacitaire». La pratique du *quilt* aurait-elle donc cette vertu émancipatrice ou n'est-elle que l'édredon qui amortit l'effondrement?

Dans *Cousu pour toi* (Ed. Gallimard/Scribes, 2023) de l'écrivain vaudois Mathias Howald, le narrateur se souvient de sa découverte à l'adolescence, dans un épisode de l'émission *Viva* de la RTS, du projet «Patchwork des noms», lancé en 1987 par le militant LGBT de San Francisco Cleve Jones pour commémorer les personnes décédées du sida. En Suisse aussi, des proches de défunts ou des inconnus ont cousu des couvertures de la taille d'une pierre tombale avec le nom et des symboles des personnes disparues. Cette action politique, qui deviendra le plus grand projet d'art vernaculaire du monde, voulait briser l'anonymat dans lequel on enfermait les personnes décédées, pour leur éviter une association avec cette maladie jugée honteuse. Cleve Jones voyait aussi dans cette pratique traditionnelle féminine du *quilting* une manière de déstigmatiser le virus qui touchait de façon disproportionnée sa communauté. «C'était également une pratique de deuil qui permettait aux gens de se réunir pour créer ensemble un objet réconfortant. Chaque panneau du patchwork impliquait beaucoup de monde

et racontait la personne défunte avec des motifs et des couleurs qu'elle aimait», rappelle Mathias Howald. Dans la communauté LGBT, pourtant, les *quilts* ne faisaient pas l'unanimité. L'association Act Up, célèbre pour ses actions militantes coups de poing réclamant davantage de soutien dans la lutte contre l'épidémie, regrettait lors de manifestations dans les années 1990 que «la colère se soit transformée en couvertures et rubans rouges».

Collecte de récits

Avec le recul de la mortalité due au virus, les *quilts* du sida ont cessé d'être déployés sur les places publiques, ouvrant un deuxième silence qui occulte la maladie, alors même que ses stigmates sociaux restent ancrés. Par son livre, Mathias Howald a voulu contribuer à transmettre les récits liés à cette crise, lui qui s'éveillait à la sexualité en pleine épidémie. Son roman mêle autofiction, reconstitutions, témoignages et journal de bord d'une enquête sur les protagonistes de certains patchworks, tel un ami de son père ou une des inspirations du personnage de bande dessinée éducative *Jo* de Derib. Divers fragments assemblés, cousus, en un texte-patchwork aux multiples voix. «L'enjeu du livre était de collecter des récits de survivants, d'accompagnants, de militants, pour composer un objet nouveau qui soit aussi une source de transmission, explique-t-il. Avec l'effondrement des grands récits, peut-être que ces bribes sont tout ce qu'il nous reste.» Son texte composite fait écho à une veine expérimentale, féministe et queer de la littérature, portée entre autres par Maggie Nelson, Clara Schulmann ou Dorothee Elmiger, qui entrent définitivement la figure de l'auteur pour fabriquer le «tissu de citations tirées d'innombrables centres de cultures» qu'annonçait Roland Barthes dans *La Mort de l'auteur* (1967).

Mathias Howald s'est aussi dépêtré de ce fantasme d'omniscience par sa pratique d'écrivain public avec le collectif Caractères mobiles qui rédigeait à l'origine lettres d'amour ou anecdotes sur demande lors de kiosques littéraires. Avec ses comparses Catherine Favre et Benjamin Pécoud, il est intervenu en 2023 au Festival de la Cité, composant des récits de piscine à partir de ses observations mêlées aux témoignages des usagers. «Alors que l'écrivain a souvent tendance à glaner des paroles au vol, ici le texte se détache du point de vue surplombant pour se faire patchwork inclusif grâce à l'échange avec celles et ceux qui fréquentent un lieu donné», souligne-t-il. «Le patchwork est une manière de s'extraire du culte de l'idée et du statut de l'artiste en tant que génie, →

Travail d'aiguille domestique,
patient et économe, qui
accueille les restes de tissu
et recycle les vieux vêtements,
le patchwork fait figure
d'antithèse de la «fast fashion»



↗ **Mettant en scène la danseuse Lea Samira Bernath, l'installation performative «Safety Station» d'Anne-Lise Tacheron a été réalisée à partir d'un patchwork créé lors d'ateliers collectifs.**

↑ **Une couverture de lit d'un artiste inconnu, provenant de l'Indiana dans les années 1880.**

→ **Avec «Bedridder» (2024), l'artiste français Benoît Piéron propose une installation à partir de draps réformés d'hôpital et de foulards de soie.**



PHOTO: ALAMY STOCK PHOTO

← Lancé en 1987 par le militant LGBT de San Francisco Cleve Jones, le projet «Patchwork des noms» rend hommage à des personnes décédées du sida.

souligne Anne-Lise Tacheron. A la place, on crée un moment collectif, où l'on repense le statut d'un objet, qui nous met en dialogue.» La performeuse et plasticienne lausannoise revendique les pratiques féminines de soin quotidien susceptibles de résister au capitalisme émotionnel, où tout serait d'ordre transactionnel. Elle s'inscrit dans l'héritage de chercheuses en sciences humaines féministes des années 1990 comme Carol Gilligan et Joan Tronto, cette dernière décrivant le soin comme une façon typiquement féminine de «maintenir, perpétuer et réparer notre monde».

Implication du public

Pour une création d'abord montée aux Printemps de Sévelin en mars 2023 et dont on verra une nouvelle version à l'Arsec à Lausanne, en 2024, Anne-Lise Tacheron avait imaginé un environnement douillet et «déliérisé», où le public, assis au sol, pouvait boire une boisson chaude et douce créée pour l'occasion, se déplacer ou s'étendre durant la pièce. Des couvertures en patchwork cousues en amont, et réparées entre les représentations lors d'ateliers publics, étaient activées par des performeurs et performeuses. De l'une, semblable à un tapis d'éveil, ils et elles tiraient des sons amplifiés par des micros qui créaient des nappes. D'une autre, ils et elles se revêtaient pour former une sculpture en mouvement. La dimension contemplative de la pièce faisait écho à la temporalité de la couture qui nécessitait une qualité d'attention et d'investissement spécifique. «L'esthétique de ces objets performatifs m'échappe. Ils se densifient au fil des ateliers. Le public, s'il a participé à l'élaboration de l'objet activé sur scène, se sent d'autant plus inclus et impliqué dans la performance.»

Ce temps utopique du soin d'un objet, mais aussi du soin mutuel, qui se soustrait aux logiques de l'échange capitaliste promu par Anne-Lise Tacheron, l'artiste Benoît Piéron l'habite de manière plus grinçante et critique.

«J'utilise les outils qu'on m'a donnés quand j'étais un enfant malade, confie-t-il. Aux invalidés, on propose des passe-temps.» Hospitalisé dès la petite enfance pour une méningite puis une leucémie, l'artiste français compose avec la maladie, qui vient nourrir ses objets en patchwork réalisés avec des draps dits «réformés» d'hôpitaux. «Lorsqu'elle est trop tachée par tout type de flux corporels, cette literie entre dans ce qu'on appelle le circuit de valorisation des déchets. J'en ai fait la découverte il y a quelques années chez Leroy Merlin, un magasin de bricolage où des draps sont vendus en tant que chiffons de nettoyage. Leurs couleurs m'ont sauté aux yeux comme une héraldique personnelle.»

Combinant sa palette textile de blanc, rose, vert, bleu et jaune crème anglaise, l'artiste coud des patchworks aux motifs géométriques relativement ordinaires, de ceux qui pourraient être produits dans des hospices et autres lieux d'attente. Ils ornent des objets que Benoît Piéron décrit comme «cute», telles ces peluches de chauve-souris, allégories du mort-vivant, le dais de lit géant qui transformait la Chisenhale Gallery de Londres en décor de soirée pyjama en 2023, ou ces trois coussins desquels s'échappaient des sons réconfortants comme le pschitt d'un Alka-Seltzer, vus à l'espace d'art Krone Couronne de Bienne. Terriblement ambivalets, ces objets rassurants qu'on aurait envie de serrer dans ses bras contiennent les empreintes laissées par la maladie et la mort sur lesquelles l'hygiénisme a buté. L'artiste assemble ainsi des images alternatives de corps malades par-delà celle de la victime, où joie et plaisir peuvent cohabiter avec la douleur et la peine.

Travail d'abnégation, souvent sans auteur identifié, le patchwork se révèle comme un lieu de tension dans la création contemporaine. Il inspire des formes de mutualisation dont les cercles de crochet et de réparation seraient des incarnations sociales. Mais il renvoie aussi à des activités genrées, peu reconnues et non rémunérées. La difficulté de la mise en œuvre d'une éthique du *care* tient dans le risque de reproduire les mécanismes binaires et d'exploitation propres à l'histoire de ces activités. Benoît Piéron suggère une façon plus ambiguë d'aborder ces questions en renvoyant à un espace-temps suspendu entre la vie et la mort qu'il décrit comme un «compost». Une métaphore plutôt adaptée pour un ouvrage composé des déchets d'un monde abîmé, à partir duquel une nouvelle forme de beauté peut prospérer. ●

arc/sec
Uwe Rieger
Yinan Liu

EPFL Pavilions Amplifier for Art, Science and Society

Mardi-Dimanche 11-18h
Entrée libre Place Cosandey 1015 Lausanne

Cyber Physical Architecture in Real Time

22.9.23
-16.6.24

Smells Like Neuch' Spirit

Quelques semaines avant de mettre fin à ses jours, Kurt Cobain était en Suisse, où *Nirvana* donnait l'un de ses derniers concerts. Trente ans plus tard, cet événement flotte dans la mémoire de quelques Romands qui, désormais, peuvent dire: «J'y étais!»

texte: *Selim Atakurt*



On aurait aimé raconter ce concert de Nirvana à Neuchâtel comme si on y était. Et ça tombe bien puisqu'on y était... Hélas, le temps est assassin. Trente ans plus tard, notre mémoire est aussi trouée qu'un jean grunge: seuls des flashes subsistent, le passé en stroboscope. Et aucune captation pour nous aider. Heureusement, grâce aux souvenirs de quelques-unes des 6999 autres âmes présentes aux patinoires du Littoral et les témoignages de certains protagonistes, on a pu reconstituer le puzzle de cet événement (im)mémorable.

Après s'être produit en 1989 dans un quasi-anonymat à Fri-Son (FR), L'Usine (GE) et la Rote Fabrik (ZH), le combo d'Aberdeen, dans l'Etat de Washington, regagnait le sol helvétique auréolé d'un nouveau statut: celui de groupe de rock le plus influent du moment. La «faute» - terme choisi au regard de leur rapport compliqué au succès - à l'album *Nevermind*, qui s'est écoulé à plus de 30 millions d'exemplaires (de 1991 à 2024). En tête de gondole, le hit *Smells Like Teen Spirit*. Deux ans plus tard, sortait leur très attendu nouvel opus studio, *In Utero*, lequel sera suivi d'une tournée en Amérique du Nord, puis d'une autre sur le Vieux-Continent.

«Cette dernière a débuté à Lisbonne, le 5 février 1994. C'était la première fois que Nirvana programmat autant de dates consécutives en Europe. Le groupe voyageait en bus: Kurt Cobain et Pat Smear dans un, Dave Grohl et Krist Novoselic dans un autre. C'était une question de luxe et non d'animosité. Les concerts se passaient bien, mais Kurt était déjà fatigué... Après une douzaine de jours, il a commencé à perdre sa voix. Un spray pour la gorge acheté à Paris et administré avant de monter sur scène l'aidait à se calmer», retrace Alex MacLeod, leur *tour manager*, dans le magazine *Rolling Stone*.

Ce samedi 19 février, le quatuor arrive donc par la route à Neuchâtel depuis Grenoble, où il a joué la veille. L'événement est de taille, cette fois-ci: les billets à 38 francs - quel serait le prix désormais pour une telle manifestation? - se sont arrachés. «Nirvana, c'était quelque chose à cette période. De pouvoir dire que j'ai bossé à l'un de leurs concerts, c'est une sacrée fierté», souligne Gabriel Di Giusto, qui assurait la sécurité à l'entrée de la salle. Un sentiment partagé par Gilles Simon, âgé alors de 18 ans et qui a depuis embrassé une carrière de photographe spécialisé dans le rock: «Je ne pense pas qu'il existe beaucoup d'autres groupes des années 1990 qui ont atteint un tel statut ensuite. A l'époque, on était matraqué par MTV et il y avait toute une vague grunge avec des noms comme Alice in Chains, Pearl Jam ou Soundgarden notamment...

Si tu étais fan de rock, tu aimais forcément Nirvana. On les voyait partout!» Le stand de merchandising dans le stade de glace témoigne d'ailleurs de cet engouement avec des kids se ruant sur les affiches - refourguées aujourd'hui sur le web à près de 1900 francs - et les traditionnels t-shirts agrémentés de la liste des villes de la tournée, dont celle du soir indiquant «New Chatel»...

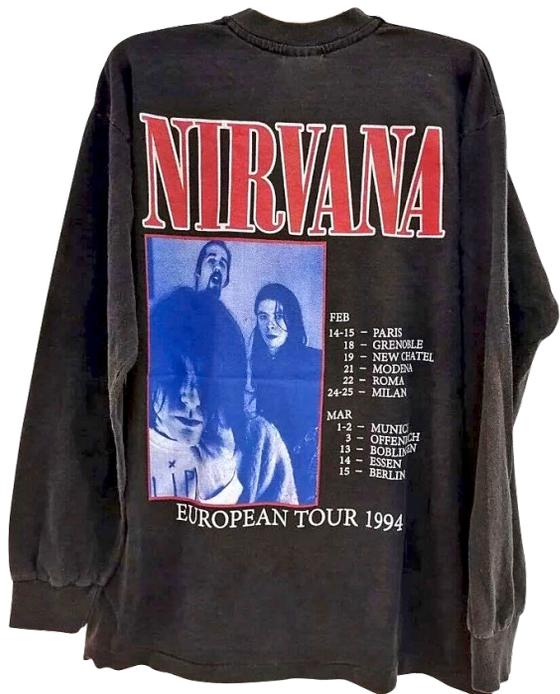
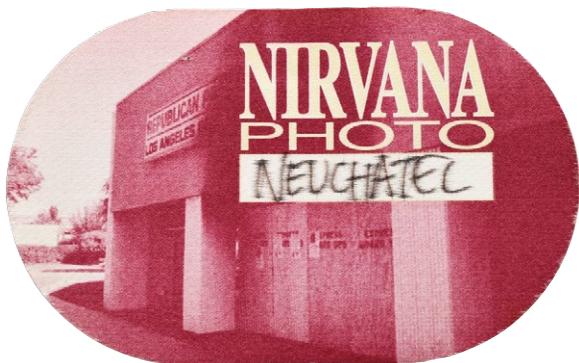
Ambiance «tristoune»

Que serait un concert de cette ampleur sans sa traditionnelle première partie? Celle que souvent personne n'attend, sauf les intéressés eux-mêmes, en l'occurrence Les Thugs. «Le public n'était majoritairement pas connaisseur de rock, mais ça s'est bien déroulé. Je me souviens d'avoir pénétré dans cette patinoire et qu'il faisait très froid, relate Pierre-Yves Sourice, le bassiste. Auparavant, dans les loges, on avait passé un bon moment avec Krist et Dave, mais on n'avait pas vu Kurt, car il n'était pas en super forme. Il avait préféré s'attarder dans son bus, sans doute à cause de ses problèmes de drogue... On les avait rencontrés à Seattle quand on avait intégré le label Sub Pop à leur côté, alors qu'ils n'étaient pas encore célèbres. Du coup, c'était étrange de les voir à un tel niveau de popularité, car c'étaient des potes avant tout. L'ambiance était un peu «tristoune», mais cela reste un épisode particulier dans notre carrière et impressionne toujours les copains de mes enfants.» Après une prestation aux accents bruitistes des Angevins, un battement d'une vingtaine de minutes permet au staff de brancher les instruments des vedettes de la soirée et d'installer le décor. Ou plus précisément l'absence de décor...

«La scène était hyper sobre, plus neutre que ça, ce n'est pas possible. Rien à voir avec celle du fameux *Unplugged*, leur concert acoustique diffusé en décembre 1993 sur MTV qui, lui, était très visuel. Là, c'était froid, vraiment simple pour ce genre de spectacle», décrit le photographe de rock Joseph Carlucci. «Je me rappelle surtout que le *roadie* qui préparait les grattes de Kurt était l'ancien guitariste de The Exploited, Big John Duncan. C'était un «monstre» avec une crête. Il était adorable, mais très impressionnant. Une légende punk!» complète Pierre-Yves Sourice. Quelques larsens, instruments (dés)accordés, le show peut enfin commencer! →

← Rideau de cheveux blond filasse, cardigan en laine mité, jean usé et chemise à petits pois - la même que celle qu'il portait le 5 avril 1994 lorsqu'il s'est ôté la vie -, Kurt Cobain aimantait tous les regards ce soir-là à Neuchâtel.

↳ Le photographe Joseph Carlucci, des fans via la page Facebook «Nirvana | 19. Februar 1994 | Patinoires du Littoral, Neuchâtel» et un site de t-shirts vintage (5mv.com) ont exhumé des vestiges de ce concert: un pass de photographe, un billet d'entrée, un sweat de la tournée indiquant «New Chatel» et l'affiche officielle de la soirée.



«Je me souviens d'avoir pénétré dans cette patinoire et qu'il faisait très froid. Auparavant, dans les loges, on avait passé un bon moment avec Krist et Dave, mais on n'avait pas vu Kurt, car il n'était pas en super forme...»

Pierre-Yves Sourice, bassiste des Thugs, le groupe qui assurait la première partie

«*Here we are now, entertain us*» («nous voilà, divertissez-nous») semblent dire les corps des fans trépidant, prêts à transformer leur proche environnement en pogo géant. Sur scène, le sautillant bassiste Krist Novoselic et ses 2m01; planqué derrière ses fûts, Dave Grohl aux baguettes; en deuxième guitare, Pat Smear, ancien membre de The Germs; un *supporting cast* rejoint pour quatre chansons par la violoncelliste Melora Creager. Un *supporting cast* car, pour la plupart, la star se nomme Kurt Cobain. Rideau de cheveux blond filasse dégoulinant sur le visage, cardigan en laine mité, jean usé et chemise à petits pois – la même que celle qu'il portera le 5 avril 1994 lorsqu'il s'ôtera la vie d'un coup de fusil dans sa maison de Seattle –, le chanteur aimante tous les regards. En bandoulière, sa fidèle Fender Mustang bleu pâle pour gaucher, pourvoyeuse d'accords barrés tout au long de cette tournée. Une guitare qui trouvera d'ailleurs un nouvel acquéreur en novembre 2023, vendue aux enchères par Julien's Auctions. Coup de marteau: 1,3 million de francs!

Plus fort que les mots

«J'ai toujours en tête la batterie de la première chanson, *Radio Friendly Unit Shifter*. Le son était vraiment fort», se souvient Diego Göhring, inconditionnel de musique indie. Selon *L'Express*, un volume hors normes attesté par Roland Stettler, responsable d'une commission cantonale chargée des mesures de bruit, qui captera le son à 10 mètres des baffles à plus de 120 décibels. Il confiera au journal neuchâtelois «avoir eu le sentiment que la peau de ses joues flottait». Une image plus parlante que les membres du groupe qui feront preuve d'une générosité relative en matière de mots entre les 21 chansons de leur set d'une heure et demie.

«Il y a eu peu d'interactions avec les spectateurs, à l'exception de Krist qui a demandé aux gens d'arrêter de jeter des chaussures sur scène et Kurt priant les fans de

cesser de leur envoyer des rouleaux de papier de toilette, lui qui pensait que «Neuchâtel était une ville clean». Il a également enjoint au public de ne pas applaudir pendant la chanson *Polly* parce qu'ils ne se considéraient pas comme de bons musiciens», décrit le site Livenirvana.com, qui recense et documente tous leurs *gigs*. Gilles Simon se rappelle parfaitement de cette intervention: «Cela m'avait marqué, car c'était un interlude acoustique avec la violoncelliste. Kurt a en effet demandé de ne pas taper des mains pour que l'on puisse bien entendre les notes... et tout le monde s'est mis à applaudir. Je me suis dit qu'il y avait peut-être un problème de langue. Je me suis surtout fait la réflexion que quelque chose clochait chez ce gars et qu'il ne se trouvait vraiment pas dans son élément.»

Dave Grohl abondera dans ce sens dans une interview donnée à *The Guardian*: «Ce n'était pas une bonne période pour nous. Kurt n'était pas bien. Il allait mieux, puis rechutait. La dernière année a été difficile. Quand nous sommes partis en Europe, il faisait très froid et c'est la première fois que j'ai ressenti une forme de dépression. Un matin, je n'ai pas pu sortir de mon lit. Je me demandais même ce que nous faisons là.» Le 4 mars, cette asthénie générale atteint son point d'orgue dans un hôtel de Rome: Kurt Cobain fait une overdose à laquelle il échappe de justesse, mettant en sourdine leur périple européen. Un mois plus tard, c'est le point final, qui sonnera définitivement le glas de l'auteur-compositeur-interprète et, par incidence, celui de Nirvana.

«J'aurais aimé être aussi heureux que vous.» Rapportée par Concertarchives.org, cette phrase lancée à la cantonade neuchâteloise lors de ce qui fut l'une de ses ultimes apparitions scéniques – uniquement six dates suivront – résonne rétrospectivement comme un terrible présage. Une atmosphère qui n'empêchera pas (ou poussera?) Krist Novoselic à aller boire, seul, quelques verres à Neuchâtel après la représentation. Gilles Simon se souvient avoir rencontré le géant d'origine croate à La Rotonde: «On a bu quelques coups et fumé une cigarette ensemble. J'ai même conservé un temps le mégot comme trophée... Il n'y avait pas de natel en 1994: je n'ai donc pas de selfie. De toute façon, il m'avait dit qu'il ne donnait pas d'autographe, car s'il en signait un, il aurait dû en signer 200. Quant à Kurt et Dave, la rumeur dit qu'ils sont allés au Shakespeare Pub...» Probablement pour fêter le 27e anniversaire du blondinet rachitique, agendé au lendemain de leur incursion helvétique.

Trois décennies plus tard, que reste-t-il en définitive de ce concert, cette célébration du mouvement grunge à Neuchâtel, hormis la vanité de dire «j'y étais»? La réponse du photographe Joseph Carlucci, qui a immortalisé plus de 5000 performances live durant sa carrière: «C'était une bonne prestation, mais rien de spécial non plus. On pouvait espérer que ça serait encore mieux la prochaine fois. On attendait la suite et il n'y en a pas eu. Cette histoire demeurera à jamais inachevée!» Comme un trou béant dans la mémoire collective... ●



Les Maisons Duc, à jamais inachevées

La 5e édition de la Distinction romande d'architecture (DRA5) couronne un projet qui soulève des questions sensibles sur notre relation au patrimoine bâti. Au lieu de «restaurer» des édifices qui n'étaient pas terminés, **le bureau GayMenzel** les a «réanimés»

texte: **Marc Frochaux**, rédacteur en chef de **TRACÉS / espazium.ch**

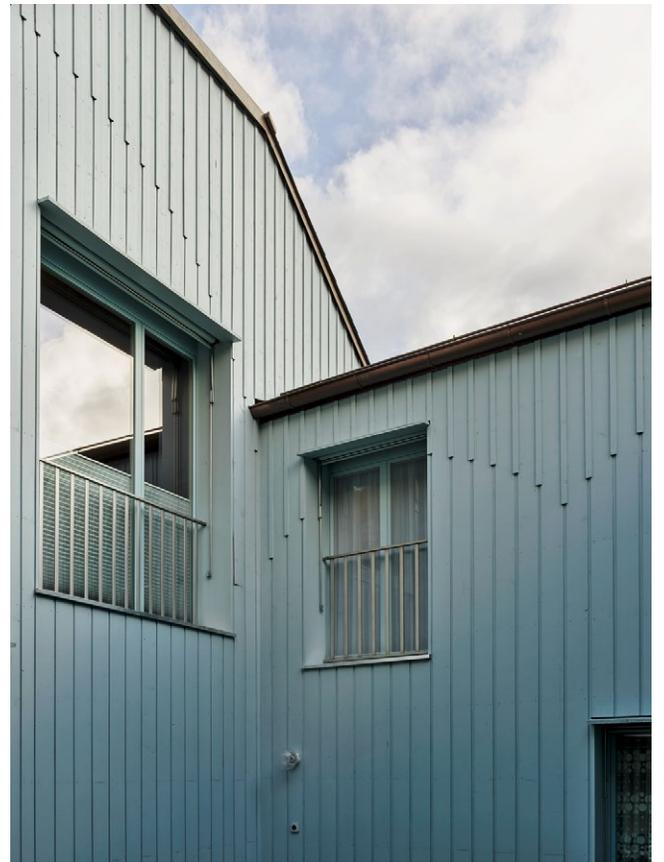
Les Maisons Duc ont été construites au milieu du XVIIe siècle. Ce sont à l'époque des maisons urbaines typiques: un atelier au rez, des logements aux étages. La première a d'abord deux pièces, elle grandit par addition d'une troisième, puis d'une autre, ce qui provoque le retournement d'une façade vers l'intérieur, puis le percement d'un passage pour la relier à sa voisine. Un siècle plus tard, les deux maisons brûlent. Quand on les retape, on adapte aux goûts et au confort d'alors: les murs en pierre sont revêtus d'élégantes boiseries peintes couleur gris-bleu, «glauque» disait-on, comme le sentiment. Au XIXe siècle, d'élégantes tapisseries viennent recouvrir l'intérieur de motifs délicats. Mais à la fin du XXe siècle, ces deux maisons accueillent... un garage automobile. Elles présentent un état de vétusté avancé quand l'ensemble

des façades de la Grand-Rue de Saint-Maurice (VS) est classé au patrimoine.

A quel moment de ce récit faudrait-il s'arrêter pour déterminer l'état «original» des Maisons Duc, celui qu'il faudrait restaurer? Pour le déterminer, la Bourgeoisie de la ville organise en 2013 des mandats d'étude parallèle, une procédure employée dans ces cas (fréquents) où l'on ne sait pas très bien ce qu'il faudrait faire. On aimerait créer des locaux commerciaux, des logements à loyer contrôlé et des ateliers pour une fondation qui agit en faveur de personnes présentant une déficience intellectuelle. Au lieu d'exiger un projet fini, comme dans les concours, cette procédure permet de faire évoluer les projets dans →



Avec le temps, cette courette est devenue un espace intérieur. Les matériaux laissés bruts racontent différentes époques constructives.



- ↑ L'entrée principale, légèrement monumentalisée, est orientée vers la somptueuse abbaye de Saint-Maurice.
- ↗ Le premier étage accueille des ateliers protégés. Ceux-ci sont parés d'une tapisserie contemporaine qui imite celles du XVIII^e siècle.
- Les derniers étages sont occupés par des appartements à loyer protégé, qui partagent une cour.

un dialogue entre le maître d'ouvrage, les architectes et, surtout, le bâti, à mesure que les opportunités se dessinent.

Plutôt que de chercher à «restaurer», on parlera ici de «réanimer», c'est-à-dire de conserver l'esprit qui donne aux Maisons Duc leur identité. La stratégie des architectes était donc de continuer à les faire évoluer, comme elles l'ont fait au cours des siècles: addition de pièce, fusions d'espaces, retournement de façades... Sur l'une d'elles, les fenêtres sont tournées vers l'intérieur. Dans la grande salle, on a conservé le balcon qui donnait jadis sur une cour extérieure.

Face à une architecture ancienne, plusieurs partis sont possibles: reconstruire avec des techniques anciennes, préserver ce qui peut l'être, marquer l'intervention, réemployer des éléments. Tous ces ressorts du projet de sauvegarde ont été employés par le bureau GayMenzel, basé à Monthey, selon la nature de chaque espace et en prenant en compte la valeur des techniques artisanales.

Dans la galerie d'art, au rez-de-chaussée, les murs de moellons ont été débarrassés des boiseries et laissés à nu ou recouverts de chaux: on révèle ainsi la structure ancienne. Les espaces sont tenus aux angles par de solides encadrements en béton, évoquant les cadres formés par les anciennes boiseries. L'ancienne cour, pièce maîtresse de ce jeu d'enfilades, est couverte d'une intense structure cruciforme.

Absence de fétichisme

Dans les ateliers du premier étage, c'est au contraire la restauration et le réemploi qui dominent, car chaque objet porte une charge émotionnelle qui justifie sa réadaptation. Ainsi, les nouvelles armoires sont fermées par les anciennes portes récupérées dans les deux maisons. Elles ont été restaurées puis adaptées, parce qu'elles ont bien plus de valeur que des nouvelles portes: certaines sont polychromes, d'autres en «faux bois», une technique qui servait jadis à anoblir le sapin et à le faire passer pour du noyer. Les verrières, servant autrefois de séparation, ont également été démontées, réinstallées ailleurs, puis complétées. Il ne s'agissait pas de «célébrer l'objet ancien comme un fétiche», assure Götz Menzel, mais plutôt la technique de mise en œuvre elle-même, notamment celle du verre coulé. C'est dans cet esprit également qu'un nouveau papier peint a été créé, en combinant deux motifs anciens sur le même fond «glauque».

Seuls les étages supérieurs, destinés aux appartements, sont une construction nouvelle. Pour ne pas surcharger les murs anciens, ils sont réalisés avec une structure bois, légère, et des façades qui évoquent des maisonnettes d'un quartier pavillonnaire.

«Nous n'avons rien contre des transformations futures, nous assumons que ce projet est «non fini», assure Götz Menzel. La transformation des Maisons Duc

Face à une architecture ancienne, plusieurs partis sont possibles: reconstruire avec des techniques anciennes, préserver ce qui peut l'être, marquer l'intervention, réemployer des éléments

s'inscrit dans un changement de paradigme qui tarde encore à s'épanouir harmonieusement dans les consciences. Depuis la Renaissance, l'architecture pour architectes est associée à l'érection d'édifices nouveaux et intemporels. Ce sont des œuvres personnelles, achevées, inaliénables, et dont la présence sereine défierait le temps!

Pourtant, les historiens nous démontrent très facilement que le 99% des édifices anciens ont été réalisés par étapes, par plusieurs mains, puis constamment modifiés au cours des siècles par d'autres mains. Ce sont des œuvres collaboratives, évolutives, façonnées par une intelligence collective et les vicissitudes des temps.

Ce récit-là repose sur une archéologie que l'on aimerait retourner vers l'avenir: une architecture comme accompagnement permanente du bâti, dans laquelle «créer» et «conserver» ne s'opposeraient pas. Or, dans la culture architecturale contemporaine, composée d'édifices iconiques signés par des architectes renommés, nous manquons encore de modèles qui célèbrent la métamorphose patiente. Les Maisons Duc nous en offrent un. Voilà pourquoi elles figurent au palmarès de la 5e Distinction romande d'architecture. ●

Exposition des lauréats de la 5e Distinction romande d'architecture, jusqu'au 31 mars, Forum d'architectures Lausanne (F'AR), archi-far.ch

Plus d'informations sur la 5e Distinction romande d'architecture: dra5.ch

Qui veut la peau de l'ours?

En Italie, la mort d'un homme en 2023, victime *d'un plantigrade*, a provoqué une réaction violente des autorités du Trentin, qui ont décidé d'abattre désormais huit spécimens par an. Une lutte qui divise ville et campagne

texte: Antonino Galofaro

L'animal s'apprête à fouler le léger manteau blanc recouvrant la colline au sud-est de Trente. Une courte journée d'hiver s'achève, la température est au-dessous de zéro. Cet ours ne sort que la nuit, mais ses promenades sont limitées: la femelle est recluse dans un enclos électrifié de quelques centaines de mètres carrés. Des grilles entourent la forêt pour créer un second périmètre de sécurité de près de 8000 m². Seul un portail métallique permet à un 4×4 sombre de sortir de ce no man's land. Le véhicule quitte le centre de la faune du Casteller, où l'ours végète depuis une dizaine de mois.

JJ4 est encore en vie uniquement grâce à la suspension par le tribunal administratif régional de diverses ordonnances d'abattage émises par le président de la province autonome de Trente, Maurizio Fugatti. Le gouverneur issu des rangs de La Ligue, parti d'extrême droite et membre du gouvernement de la première ministre, Giorgia Meloni, veut exécuter cet ursidé: il compte en faire un exemple pour tranquilliser les habitants de ces montagnes du nord de l'Italie, non loin des Grisons. En avril dernier, l'animal a tué Andrea Papi, un homme de

26 ans parti en forêt pour une course. Depuis lors, l'exécutif local mène une campagne sans précédent contre ces bêtes sauvages.

Dans l'attente de réussir à l'éliminer, le gouvernement du Trentin a condamné JJ4 à la réclusion. Il n'accepte aucune alternative. L'association animaliste LAV, née en 1977 comme la Ligue anti-vivisection, a pourtant proposé de prendre en charge l'animal pour le transférer dans un centre en Roumanie. «Nous avons présenté un plan dans lequel tout est indiqué, jusqu'au nom des vétérinaires et la marque du véhicule pour le transport, détaille son vice-président, Simone Stefani. Nous prendrions en charge tous les frais.» Or le gouverneur n'est pas obligé de répondre à l'association, comme le confirme une sentence récente du tribunal administratif.

A la lisière de la forêt, l'air gèle. Simone Stefani, également responsable de la section de Trente de la LAV, se frotte les mains pour se réchauffer. «Le gouverneur veut promouvoir un changement culturel: démontrer que ce n'est pas scandaleux de tuer un animal sauvage qui crée des problèmes à l'homme, s'emporte-t-il. Il représente ceux qui prétendent que l'homme peut faire ce que →



PHOTO: KEYSTONE



↑ Une empreinte d'ours découverte dans le parc naturel Adamello Brenta dans le Trentin-Tyrol du Sud.

← Les défenseurs des animaux contestent l'élimination des ours, qu'ils jugent anticonstitutionnelle, avec des slogans très violents: «Ce que les nazis ont fait aux juifs, les hommes le font aux animaux.»

↓ Après un vif débat en Italie, le Conseil d'Etat a «gracié» l'ours JJ4, coupable d'avoir tué un coureur et qui était de facto soumis à un décret d'abattage émis par le président de la province de Trente, Maurizio Fugatti.



bon lui semble dans la nature.» Les pieds dans la neige, il indique la direction du centre où est retenu JJ4, au-delà du grillage et de la forêt plongée maintenant dans l'obscurité. «Le Casteller, c'est un espace complètement inadapté pour satisfaire les besoins les plus basiques d'un ours qui, en une nuit, peut parcourir jusqu'à 30 kilomètres», regrette l'activiste. Construite pour l'accueil temporaire d'ours blessés, la structure est devenue une véritable prison.

JJ4 est né en 2006 de l'accouplement de deux des neuf ours réintroduits dans la région grâce au projet «Life Ursus» promu en 1996 par le parc naturel Adamello Brenta, à mi-chemin entre Trente et la frontière helvétique, et financé par l'Union européenne. Le but initial était de créer d'ici à 2036 une population d'une cinquantaine d'individus, mais aujourd'hui, faute de surveillance, impossible de savoir précisément combien d'ours habitent les forêts du Trentin. La population de plantigrades est néanmoins estimée par les associations à plus d'une centaine de spécimens.

La guerre est déclarée

JJ4 reste discret et inconnu du grand public jusqu'à ce qu'il attaque un homme et son fils au nord de Trente, en 2020. Il fait dès lors l'objet d'un premier ordre d'abatage de la part du gouvernement de Maurizio Fugatti, suspendu ensuite par le Conseil d'Etat. Un mois plus tard, il est capturé pour être équipé d'un collier radio, dont il était dépourvu, contrairement à ce que prévoyait le projet européen. L'appareil cesse de fonctionner en août 2022. L'ours reste à nouveau discret jusqu'à la rencontre fatale avec Andrea Papi. Lors des deux attaques, l'animal est accompagné de ses oursons. «Cette femelle est plus agressive lorsqu'elle doit s'occuper de ses petits», note Simone Stefano. Les autorités n'ont que faire de cette justification. Début 2024, elles décident d'élargir la chasse à tous les semblables de l'ours reclus. Une loi prévoyant d'en abattre huit par an ces trois prochaines années a été votée début mars.

C'est donc une véritable guerre que le Trentin a déclarée aux animaux sauvages présents sur son territoire. Début février, l'ours M90, accusé d'avoir suivi sur plusieurs centaines de mètres un couple, est tué quelques heures après que le gouverneur a émis un ordre d'abatage. L'exécution de l'ordonnance est si rapide que les associations animalistes n'ont pas le temps de déposer un recours. D'autres ours visés par des prescriptions similaires avaient déjà été retrouvés morts dans la nature après que le tribunal administratif a suspendu les décisions politiques. F36, MJ5 ou encore M62 sont ainsi décédés dans des conditions douteuses. «Les soupçons grandissent, réagit la LAV dans un communiqué daté

du début de l'année. La mort des ours dans le Trentin n'est pas due au hasard.» Les associations animalistes n'excluent pas l'hypothèse du braconnage.

Cette situation n'est pas unique en Europe. En 2022, la justice norvégienne a donné raison à des agriculteurs, leur permettant d'abattre une cinquantaine de loups sur un total de 80 individus, indique la section italienne du WWF. Ou encore en Slovénie où, en 2023, le gouvernement a autorisé les chasseurs à abattre 230 ours, soit un quart environ de la population totale. Malgré leur politique anti-animaux, les politiciens italiens de premier plan n'hésitent pas à poser avec des chats notamment. «Le clivage n'est pas entre la droite et la gauche, mais entre la ville et la campagne», analyse le journaliste français Lucas Jakubowicz, auteur d'*Un animal pour les gouverner tous* (Editions Arkhê, 2021). Il compare ainsi la position du gouvernement du Trentin à celle de la gauche dans les Pyrénées françaises. «En s'en prenant aux ours, ce sont les élites moralisatrices qui sont visées. Les tuer, c'est rappeler que la campagne existe et qu'elle n'accepte pas de recevoir de leçons de la part de ceux qui n'ont vu un ours qu'en peluche.»

Pierantonio Cristoforetti en a vu, lui, des ours. L'homme d'une soixantaine d'années parcourt les forêts autour de Malè, son village natal, à une poignée de kilomètres de Caldes, où vivait Andrea Papi. L'automne dernier, il était le seul à s'y aventurer pour y cueillir des champignons. La peur des ours a eu raison des randonneurs et cueilleurs moins téméraires. L'architecte nous reçoit dans le bureau de son entreprise. Il prête son lieu de travail au comité Ensemble pour Andrea Papi, dont il est le président. Le groupe d'une vingtaine de volontaires soutient que la cohabitation entre l'homme et l'animal est impossible. Il réclame «justice» pour la jeune victime: mais ce sont les autorités locales que le groupe vise, non l'animal.

L'homme n'a que faire de JJ4, cet ours «n'étant plus une menace». Celui qui a été maire de Malè entre 1995 et 2010 veut pousser les autorités à s'activer réellement pour éviter un nouveau drame. L'entrepreneur a vu naître le projet «Life Ursus». Il se rappelle surtout avoir condamné l'initiative: selon lui, le projet visait à favoriser l'attraction des touristes sans prendre en considération la cohabitation entre l'homme et l'animal. «L'habitat de l'ours a bien changé depuis qu'il a disparu, avant sa réintroduction, raconte Pierantonio Cristoforetti: il a été colonisé par les paysans et, avec l'avènement du tourisme hivernal, par les installations mécaniques et les pistes de ski.» Mais l'homme est las et n'a plus confiance dans le gouvernement local: «Ce dernier ne sera pas tranquille tant qu'il n'aura pas brandi la tête de JJ4 comme trophée.» ●

troisième
contribution:
Quentin Mouron

Ce semestre, le magazine T a invité des auteurs romands de tous âges et tous styles à écrire sur «**les insécurités du corps masculin**». A travers des fictions ou des récits, ils explorent les fragilités et les inquiétudes de ces enveloppes charnelles assignées à la performance par le regard social, mais qui vieillissent, trahissent et varient aussi

La maigreur essentielle: chronique d'une disparition

Né en 1989 à Lausanne, Quentin Mouron sort son premier roman, «Au point d'effusion des égouts» (Ed. Olivier Morattel, 2012), à 22 ans. Depuis, il a connu un large succès en Suisse et à l'étranger en publiant une dizaine d'ouvrages de genres différents, dont certains ont été traduits en allemand et en anglais. Le dernier en date, «La Haine des oiseaux» (Ed. Olivier Morattel, 2022), est un recueil de poèmes.

quentinmouron.com

«Il fallait obtenir et donner du monde une vision avant tout harmonieuse - mais non pas nécessairement sereine, - c'est-à-dire abandonner volontairement un certain nombre de nuances, de curiosités, de possibilités, pour présenter l'énigme humaine dans sa maigreur essentielle.» *Culture et tragédie*, Roland Barthes, 1942

L'homme avait attendu toute la nuit sur le bord du trottoir, blême, maigre, il portait des chaussures à talonnettes, la porte ne s'ouvrait pas, personne ne répondait, il avait attendu sans crainte, crié sans douleur, il était reparti au matin, seul, soustrait, insignifiant, son cri poussé interminablement, ricoché sur la porte, perdu, le camion de la voirie était passé, les éboueurs lui avaient dit qu'il était sapé comme un roi, il était descendu du trottoir, il était reparti à pas lents, avec ses chaussures à talonnettes, usées, boueuses, les éboueurs faisaient des compliments, la complicité était possible entre les hommes, mais il avait toujours été de l'autre côté de la complicité, de l'autre côté de la fraternité, il avait passé devant un kiosque à journaux, devant un bar, devant un salon de coiffure, le vent s'était levé, il avait commencé à pleuvoir, ses cris ruisselaient sur la vitre, les éboueurs avançaient lentement, musculeux, inexorables, sublimes comme la fatalité, toutes les portes étaient fermées, les pendulaires n'avaient pas encore commencé à sortir de chez eux, les pendulaires cendreaux qui descendraient la rue dans leur imper, sous leur parapluie, en petits groupes pressés, il imaginait les pendulaires écrasés dans le train de banlieue, il avançait recourbé dans le matin, trempé, glacé, les hommes ne se montraient pas encore: c'était terrible, bientôt ils se montreraient: ce serait pire encore, c'était un homme classique, il n'avait pas le sens de l'immédiat, de l'informe, du visqueux, il ne vivait qu'après coup, quand il était rentré chez lui, assis à son bureau, quand les alexandrins tenaient tout le réel dans leurs griffes familières, dehors la pluie griffait les portes des maisons, les portes étaient fermées, un deuxième homme était descendu par une fenêtre, c'était peut-être un voleur, peut-être un amant, il avait touché le sol, il avait toussé, il avait craché, il était entré dans une autre maison, il avait disparu, le premier homme avait regardé le deuxième homme disparaître, où était-il allé, vers la gare sans doute, tout le monde allait toujours vers la gare, chacun sans arrêt occupé à s'élancer, roulement grave des corps, →

travail artistique:
Urs Lüthi



HOW TO GET COMFORTABLE IN AN UNCOMFORTABLE WORLD

Pour accompagner ces chroniques, nous avons fait appel à l'artiste suisse Urs Lüthi, dont le travail interroge largement la notion de corps. Ces visuels n'ont pas été créés en lien avec les textes proposés, mais suscitent un dialogue entre les mots et l'image autour de cette thématique.

Urs Lüthi, «How to Get Comfortable in an Uncomfortable World», impression ultrachrome sur papier Hahnemühle, 42 × 59,4 cm, édition 1/3, 2022.

il avait continué à marcher dans ce grand désert d'hommes bus par les nuages, dans ce grand désert d'hommes aux oasis noyées, dans ce grand désert de travailleurs de banlieue endormis, il les verrait bientôt ruisseler des croisées, s'écouler le long des trottoirs, laisser derrière eux des regrets et de l'écume, il les sentirait sous ses chaussures à talonnettes, contre son corps faible, son corps gelé, son corps absent, on l'avait toujours trouvé trop frêle, grêle, insignifiant, pas de pitié pour les gros, moqués, conspués, accusés d'être un poids pour les finances publiques et de prendre trop de place dans le bus, pas de pitié non plus pour les maigres, pour les petits, l'homme n'était pas pressé de rentrer chez lui, il n'était pas pressé de s'asseoir à sa table de travail pour ne pas travailler, pour regarder le soleil surgir entre les nuages, pour regarder les toits sécher, pour regarder les hommes s'activer sur les quais, pour regarder les bateaux de plaisance, il n'avait pas de goût pour la plaisance, pour les loisirs, ni pour le travail, il avait renoncé à travailler, il avait renoncé à s'amuser, il pensait que la vie n'était pas grand-chose, il lisait Racine, ce n'était pas un homme du passé, ce n'était pas non plus un homme du présent, c'était un homme de rien, de presque rien, de moins que rien,

la pluie tombait sur les immeubles clos, contre les portes closes, la ville était un refus, une barricade, il n'entendait plus les éboueurs, il n'entendait plus l'écho de ses cris, il avait attendu toute la nuit sur un trottoir qu'une femme lui ouvre, une femme qu'il avait aimée, une femme qu'il n'aimait plus, ce n'était peut-être pas la bonne adresse, ce n'était peut-être pas la bonne femme, toutes les portes se ressemblaient, toutes les femmes aussi, l'eau était sale, l'eau charriait des scories, les réverbères étaient éteints, il faisait jour, une femme était sortie dans le matin, puis deux hommes, une autre femme, un bambin, ils sortaient à présent, ils sortaient par paquets, ils avançaient sous la pluie, le train de banlieue avait sifflé, la gare était toute proche, il avait passé devant un bar, deux hommes buvaient du café, il avait passé devant un magasin de téléphonie mobile, une femme relevait la grille rouillée, des ombres humides se pressaient, denses, laineuses, la femme s'était retournée, elle avait souri en regardant le ciel, elle avait terminé de relever la grille, les gens ruisselaient vers la gare, ils charriaient la poussière, l'amertume, la boue, l'espoir, la joie, l'amour des autres, le train

de banlieue était arrivé, il était reparti, il avait emporté des voyageurs, il en avait laissé d'autres sur le quai, les travailleurs du monde entier étaient unis malgré eux sur le quai, malgré eux dans le wagon, malgré eux dans la brume, dans la moiteur, dans l'haleine du matin, les travailleurs se versaient l'un dans l'autre, s'écoulaient l'un dans l'autre, ils étaient pressés par la liberté du marché qui avait la rigueur du destin, ils étaient un seul et même grand corps plein de douleurs et d'élancements,

l'homme maigre retirerait ses souliers usés, il se sécherait les pieds contre le calorifère, le calorifère serait tiède à cause du prix du gaz, la hausse des prix s'était abattue sur le monde comme un fléau antique, l'homme lirait le premier vers de *Phèdre*, le dessein en est pris je pars cher Thérémène, il noterait que chez Racine comme ailleurs la liberté d'agir va de pair avec l'érosion des possibles, il noterait qu'on pourrait aussi bien écrire le *destin* en est pris je pars cher Thérémène, il sécherait ses pieds lentement, il écouterait la pluie tomber, il écouterait le bruit de la chasse d'eau du voisin, le voisin avait des problèmes de prostate, il le lui avait dit dans l'escalier, il lui avait dit je n'arrête pas de pisser, je m'écoule, c'est douloureux, je serai bientôt mort, il avait été syndicaliste, il ne l'était plus, il ne croyait plus à rien, il pissait sous les combes, il adorait

C'était un homme classique,
il n'avait pas le sens de l'immédiat,
de l'informe, du visqueux, il ne
vivait qu'après coup, quand il était
rentré chez lui

raconter comme il pissait, il touchait son chapeau dans l'escalier, il disait bonsoir monsieur, c'était un homme du passé, c'était un homme de l'ancien monde,

la pluie s'abattait sur les pendulaires et sur un marginal en trottinette électrique, un monde naissait des vapeurs du matin, un monde à fleur de folie, un monde à la mécanique brûlante, l'homme ne pensait plus à la nuit d'attente passée en équilibre sur le bord d'un trottoir, il ne pensait plus aux portes closes et aux maisons remplies de formes silencieuses, il ne pensait plus à l'amour qui était l'autre nom de l'indifférence, il n'était plus qu'une maigreur recueillie, c'est-à-dire un silence, les pendulaires ruisselaient le long de la route, la plupart étaient voûtés, leur indifférence était l'autre nom du désespoir, un monde tremblait dans l'aube et criait et klaxonnait et attendait sagement sa catastrophe, les rayons du soleil encore pâles glissaient sur le corps lisse et pâle des pendulaires, sur le corps froid et sans amour de l'homme aux chaussures usées, sur le corps du marginal à la trottinette électrique, tous les corps avaient leur soleil dans le dos, il leur appuyait familièrement entre les omoplates, il leur commandait d'avancer, il leur disait de ne pas s'en faire, il avait la voix d'un père ivrogne et incestueux, les corps avançaient dans le soleil, blessés, voûtés, profanés par le jour, l'homme les regardait ruisseler de chaque côté de lui, il prenait garde à ce qui restait de ses souliers usés,

son bureau était désenvoûté, hostile, les murs, les meubles, les livres même, tout lui parlait le langage du ciel gris, de la décomposition des possibles, de l'écrasement, ses os ne résistaient plus, il avait eu un sursaut cette nuit, il avait encore eu la fantaisie d'être aimé, d'épaissir sa vie en la doublant, en la multipliant, alors il s'était perché sur le bord d'un trottoir, il avait crié qu'il aimait, la porte s'était tue, la maison s'était tue, la rue, il avait renoncé à sa fantaisie, il renoncerait désormais à toutes ses fantaisies, les hommes et les femmes autour de lui y avaient peut-être renoncé aussi, ils se frôlaient sans espoir, ils rêvaient sans surprise, l'homme était passé devant une station-service, il avait respiré en vain l'odeur d'essence et de pain frais, il était enrhumé, l'eau avait passé à travers ses semelles usées, il avait pris froid debout sur le trottoir, il avait pris froid en équilibre entre l'amour et le silence, il s'était mouché, l'employée de la station-service l'avait regardé avec dégoût,

il avait eu l'idée d'errer, de ne jamais rentrer, de glisser hors de chez lui, hors de la ville, loin des regards hostiles, il avait dans sa poche son passeport et sa carte de crédit, le dessein en est pris je pars cher Thérémène, je quitte les bords de l'aimable Trézène, il était revenu de cette idée, il était revenu chez lui, loin de la rue ruisselante de ses semblables qui ne lui ressemblaient plus, loin des portes sur lesquelles rebondissent les cris, loin des travailleurs pressés, il avait retiré ses chaussures à talonnettes, il les avait mises à sécher, il avait pris l'un de ces grands livres tristes, dignes, inexorables, l'un de ces livres où la vie n'est rien, où le corps n'est rien, où chacun se coule dans la forme impersonnelle du devoir et du service, il avait songé qu'il préférerait ce qui était inhumain, ce qui était désincarné, ce qui était d'idée, de poussière, de papier, ses pieds trop maigres avaient terminé de sécher. ●

La pluie s'abattait sur les
pendulaires et sur un marginal
en trottinette électrique,
un monde naissait des vapeurs
du matin, un monde à fleur
de folie, un monde à la mécanique
brûlante

Retrouvez
tous les épisodes
en ligne.



Prochaine contribution
Michel Layaz

→ Top et jupe en viscose, boucles d'oreilles Cascade à perles en laiton, le tout ALAÏA. Sac Maxi Alpha en cuir, PIERRE HARDY.

Silhouette «mini»: collants en polyamide, FALKE.
Body en jersey, WOLFORD.

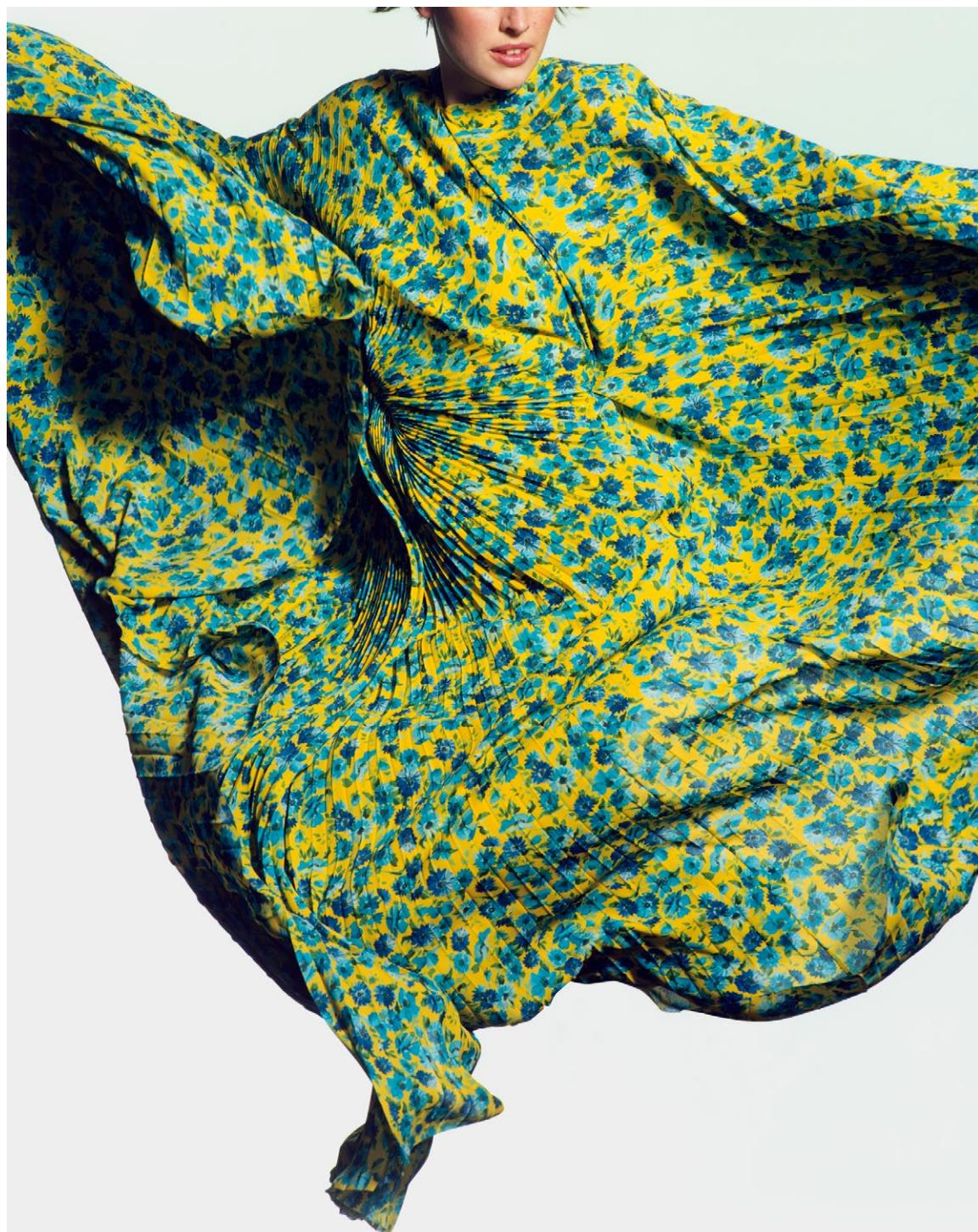
Au pas de course

Dans nos rythmes de vie effrénés, les vêtements sautent et virevoltent, oscillent entre le fluide et les flous. La vitesse comme une trace de couleur. Mais une ***petite voix intérieure*** implore de ralentir. Plus calme, plus posée, elle attend patiemment son tour. L'entendrons-nous?

photographie: *Charles Negre pour le magazine T*
production: *Lambert | Lambert*
stylisme: *Anouck Mutsaerts*
assistante stylisme: *Agnès Vadi*
maquillage: *Céline Exbrayat*
coiffure: *Rimi Ura*
set design: *Sophear*
casting: *Jane Morineau*
modèle: *Iris Delcourt @Viva Model Management*







← Manteau et short en laine,
sac Jackie en cuir, le tout GUCCI.
Chapeau en maille, CFCL.
Chemisier en soie, LEONARD
PARIS. Baskets en cuir,
SALOMON × MM6 MAISON
MARGIELA.

Silhouette «mini»: collants
en polyamide, FALKE.
Body en jersey, WOLFORD.

↗ Robe plissée en crêpe
de soie, BALENCIAGA.



↖ Lunettes de soleil en acétate, LINDA FARROW. Veste matelassée sans manches à tissu étanche, K-WAY. Manteau en taffetas, AKRIS. Jupe et top en coton, ISSEY MIYAKE. Sac à dos en nylon, THE NORTH FACE.

→ Manteau long en polyester, COMME DES GARÇONS.







← Robe en laine et coton, ACNE STUDIOS. Coupe-vent en nylon, THE NORTH FACE. Lunettes de soleil en acétate, OAKLEY. Sac à dos en cuir, DIOR.

↗ Bustier en maille, FENDI. Jupe plissée en coton, ZOMER. Blouson bomber en nylon, CELINE PAR HEDI SLIMANE.

Silhouette «mini»: collants en polyamide, FALKE. Body en jersey, WOLFORD.



↖ **Manteau en cuir, HERMÈS. Robe en coton, sac en cuir, SUNNEL. Sac en soie et cuir, DRIES VAN NOTEN. Casque de vélo, POC. Porte-clés en cuir, BALENCIAGA.**

→ **Trench en coton, MM6 MAISON MARGIELA. Maillot de bain et casquette en polyamide, ERES. Chaussures en cuir, CAMPER. Sac en nylon, CFCL.**

Silhouette «mini»: collants en polyamide, FALKE. Body en jersey, WOLFORD.





↖ **Blouson et ceinture en cuir, jupe plissée en soie, lunettes en acétate, le tout LOUIS VUITTON.**

→ **Top multicolore entièrement brodé et orné de galons, jupe longue en tweed ornée de galons, sac en cuir verni et métal, sac 11.12 en maille et métal, sac à sequins et métal, sautoirs en métal, verre et résine, le tout CHANEL.**



Les nouvelles portes du luxe

En posant leur monogramme sur *des objets improbables*, les marques les plus chères du monde multiplient les points d'entrée vers leur univers. Et s'assurent une croissance auprès d'un public toujours plus large

texte: **Sophie Abriat**

collage: **Mónica Gonçalves pour le magazine T**

Une lime à ongles, un pull en cachemire pour chien, un hamac ou un paillason signés d'une maison de luxe? Aujourd'hui, les marques proposent toutes sortes d'objets, en général «logotypés», les plus improbables et les plus inattendus. L'insignifiant pénètre ainsi l'expérience esthétique. Il est tout à fait possible pour quelques centaines d'euros d'acquérir une écuelle en cuir pour toutou (Celine), des ours en peluche (Doudou Teddy Bear, Louis Vuitton), un panier à linge (Bottega Veneta) ou encore un tapis de yoga (Jil Sander), etc. Ce luxe «démocratisé» est présent sur un marché de masse globalisé (les

mêmes objets se retrouvent d'un continent à l'autre), rompant avec le modèle historique de la rareté, formé sur celui de la haute couture.

Mais ce n'est pas tout! Dans sa conquête, le luxe multiplie désormais les expériences culinaires: aujourd'hui, on peut «dîner luxe» dans des restaurants de marque (Louis Vuitton, Dior, Gucci...) ou boire un «café de luxe» (Saint Laurent, Alaïa, Tiffany & Co...). Précurseur, Armani ouvrait son premier établissement en 1988, souhaitant proposer «un lifestyle complet». Aujourd'hui, l'enseigne transalpine compte plus d'une vingtaine de cafés et de restaurants, de Dubaï à Osaka en passant par New York. Elle possède également deux hôtels de luxe décorés de meubles minimalistes signés Armani, l'un situé à Milan, l'autre à Dubaï. A Miami, il est même possible d'acheter un appartement entièrement meublé en Armani Casa (la ligne «mobilier» de la marque). La

«luxification» du monde ne connaît aucune limite: tout est imaginable. «C'est une façon de décliner l'univers de la maison avec un petit m et de la maison avec un grand M», indique Serge Carreira, maître de conférences à Sciences Po Paris.

En 1995, les consommateurs de luxe n'étaient que 90 millions à travers le monde. En 2022, ils étaient 400 millions (source: Bain & Company). Le chiffre d'affaires des groupes a suivi cette tendance: celui de LVMH est, par exemple, passé de 3 à près de 80 milliards d'euros, en un peu plus de trente ans, de 1989 à 2022. Aujourd'hui, le luxe représente un quart du CAC40, →



c'est le secteur économique français le plus puissant devant l'aéronautique et l'énergie. Quelles que soient les turbulences du monde, il affiche des bénéfices record.

Qu'est-ce qui pousse à dépenser une somme folle pour un produit siglé, comme une laisse ou un paillason, alors que l'on peut se procurer un objet doté des mêmes qualités intrinsèques mais dix fois moins cher? Il s'agirait d'une opération d'ordre magique. «S'il est un cas où l'on fait des choses avec des mots, comme dans la magie, mieux même que dans la magie [...], c'est bien dans l'univers de la mode», ont écrit les sociologues Pierre Bourdieu et Yvette Delsaut dans un article de 1975 intitulé «Le couturier et sa griffe: contribution à une théorie de la magie». «L'imposition de la griffe représente un cas exemplaire d'alchimie sociale, opération de transsubstantiation qui, sans rien changer de la nature physique du produit, en modifie radicalement la qualité sociale», poursuivent les auteurs.

Une part de rêve

L'objet de luxe ne se réduit ainsi pas à sa simple fonctionnalité, il contient une part de sacré, d'intangible au pouvoir transcendant. «Réussir à accéder à cette part de rêve - le luxe est inatteignable par définition et c'est un code social par excellence - valorise l'acheteur aux yeux des autres mais aussi vis-à-vis de lui-même», souligne Géraldine Bouchot, directrice éditoriale de l'agence Carlin Creative. «Les marques sont aujourd'hui extrêmement puissantes, ce qu'elles représentent en termes de symboles, de statuts, de communautés dépasse largement leurs simples produits. Elles interviennent dans la quête identitaire de chacun, amplifiée par les réseaux sociaux», complète Serge Carreira.

Ces dernières années, les marques se sont démocratisées, notamment grâce à leur digitalisation, considérablement accélérée

pendant la pandémie. Instantanément reconnaissables avec leurs logos et leurs signes distinctifs, elles sont aujourd'hui surmédiatisées, taguées par des utilisateurs du monde entier sur les réseaux sociaux. Un public élargi commente les collections de mode, alors qu'auparavant seules les rédactrices en chef des magazines tels que *Vogue* ou *Harper's Bazaar* étaient investies de ce pouvoir. Même les plus rétifs à la mode, ceux qui se disent imperméables à son influence, se retrouvent confrontés à son omniprésence, fabriquant de facto notre imaginaire collectif. Dans les séries TV, les placements de produits sont légion; Instagram est envahi de posts sponsorisés (surtout en période de Fashion Weeks); des pubs géantes s'affichent sur les bâtiments en rénovation des grandes villes; les stars les plus *bankables* collaborent avec les marques (Kylian Mbappé est égérie Dior tout comme ASAP Rocky, Bob Dylan pose pour Celine, Wes Anderson signe des courts métrages pour Prada, etc.).

De cette manière, le luxe touche un public élargi: ceux qui l'achètent comme ceux qui le fantasment. «L'omniprésence du luxe, ou plutôt du spectacle du luxe, contribue à façonner les idéaux consommateurs de ceux qui n'y ont pas accès», observe Marc Abélès, auteur d'*Un Ethnologue au pays du luxe* (Ed. Odile Jacob, 2018). Les marques de luxe ne s'adressent pas seulement à leurs riches clients mais à une audience beaucoup plus large dont elles orientent les choix et les préférences.

Acheter un article griffé n'est pas réservé aux seuls ultrariches: les 5% les plus fortunés représenteraient 40% des revenus de l'industrie du luxe (source: *Forbes*). Dans les années 2000, l'apparition des *it-bags* logotypés, instantanément reconnaissables (et moins chers que le prêt-à-porter) a fortement

Le luxe touche un public élargi: ceux qui l'achètent comme ceux qui le fantasment

↓ Mettre son linge sale dans un panier Bottega Veneta coûte près de 5000 francs.



↳ **Une peluche et une laisse pour chien estampillées Celine font partie de cette stratégie de démocratisation des marques haut de gamme, qui proposent désormais des objets du quotidien luxueux.**

contribué à démocratiser la mode de luxe. Désormais, les grands groupes opèrent dans tous les segments de prix, y compris les plus abordables. Les produits d'appel concernent le maquillage et le parfum (un rouge à lèvres Chanel, un vernis Dior, une eau de toilette Hermès...): on peut acquérir de plus en plus d'objets pour moins de 100 euros. Briquets, puzzles, bougies, peluches ou jeux de cartes, etc., ces relais de croissance se multiplient aujourd'hui. Puis, le parcours d'achat s'oriente vers la petite maroquinerie, les lunettes ou encore une paire de baskets. «C'est ce qu'on appelle la consommation extraordinaire d'un public ordinaire», définit Serge Carreira.

La rareté diluée

«Mon travail chez Louis Vuitton est de rendre la marque la plus démocratique possible afin que tous ceux qui peuvent se l'offrir s'en approprient l'univers. Je place les clients au centre de tout», expliquait Pharrell Williams, directeur artistique des collections homme du malletier, en juin 2023 au *Figaro*. Les produits plus abordables permettent aussi de compenser la hausse des prix des vêtements et des *it-bags* de ces dernières années. Le célèbre sac à rabat classique de Chanel est ainsi passé de 5800 dollars en 2019 à 10 200 dollars aujourd'hui, comme l'indiquait Monika Arora, fondatrice de *BursePop* au *Wall Street Journal*, en 2023.

Si le luxe - concept relatif par excellence - a considérablement élargi ses frontières, il est parallèlement menacé par son propre succès planétaire, condamné à multiplier les profits, à croître toujours plus jusqu'à diluer son essence originelle: la rareté. Qu'est-ce que le luxe aujourd'hui? Force est de constater que cette notion est galvaudée - voire anachronique, la quête d'objets griffés se

heurte notamment au problème climatique. Avec toujours un coup d'avance, les marques investissent de plus en plus dans le monde immatériel de la culture.

«Louis Vuitton, c'est beaucoup plus qu'une marque de mode, c'est une marque de culture à audience mondiale», c'est par ces mots que Bernard Arnault, PDG de LVMH, actait en 2022 l'évolution de son groupe. La mode de luxe n'a jamais été seulement une affaire de looks et de style, elle a toujours été un sujet sociétal et culturel mais, en ces années post-covid, elle a considérablement agrandi son périmètre d'influence allant jusqu'à embrasser la littérature, le cinéma ou encore le monde de l'art.

Elles ont ainsi développé des contenus culturels gratuits - documentaires sur YouTube, playlists et autres podcasts. Plus encore, Saint Laurent a créé récemment sa propre société de production de cinéma, partenaire du dernier film de Pedro Almodovar. Les espaces muséaux (Fondation Louis Vuitton, Bourse de commerce - Collection Pinault, Fondation Louis Vuitton...) et les galeries (Galerie du 19M - Chanel, La Galerie Dior...)

se multiplient, notamment à Paris, capitale de la mode. «Le luxe développe de plus en plus de projets culturels avec une curation très holistique. A l'heure de l'urgence climatique, il est important de capitaliser sur des expériences et pas seulement sur des produits. Par ailleurs, se rapprocher de la culture rehausse automatiquement le prestige des produits», relève Géraldine Bouchot.

Même lorsqu'il s'agit de se rapprocher de la culture, le but reste finalement de vendre... A la suite de la déclaration de Bernard Arnault, une note de la banque HSBC constatait: «L'idée est que la marque peut tout vendre, compte tenu de sa puissance et de son influence». ●



A la rue du Rhône, à Genève, l'architecte français a dessiné la nouvelle boutique Dior (à droite), dans le sillage de celle construite en 2016 à Séoul, dans le quartier de Gangnam (ci-dessous).



Un carrefour marqué d'une fleur blanche

Hier à Séoul, demain à Pékin et aujourd'hui à Genève, rue du Rhône, l'architecte français **Christian de Portzamparc** signe une boutique spectaculaire pour Dior

texte: **Rinny Gremaud**

C'est un chantier de moins sur l'artère la plus chère de Suisse romande. Au numéro 70 de la rue du Rhône, à l'angle de Robert-Céard, là où autrefois siégeait la banque J. Safra Sarasin, les pétales blancs d'une fleur monumentale en résine de fibre de verre enveloppent désormais un immeuble de cinq étages, en un geste à la fois pudique et ostensible. C'est la nouvelle boutique Dior, une marque du groupe LVMH. Elle fait jaser les passants et les riverains. Ces derniers, peut-être, s'étonneront d'apprendre que l'immeuble est cousin d'un autre, qui a fleuri en 2016 au sud de Séoul, dans le quartier chic de Gangnam. Son architecte, le Français Christian Dior de Portzamparc, a souvent travaillé pour Bernard Arnault et son groupe. Il a notamment signé le siège américain de l'entreprise à New York, et le chai du Château Cheval Blanc, dans le Bordelais. Praticien d'une architecture très plastique, souvent spectaculaire, le lauréat du Prix Pritzker 1994 pose pour la première fois sa marque dans la Cité de Calvin.

↓ **A 79 ans, Christian de Portzamparc peut se targuer d'un demi-siècle de succès, dont l'obtention du Prix Pritzker en 1994.**



PHOTO: AFP

Pour Dior, vous avez construit des boutiques dans des villes aussi différentes que Séoul et Genève. Comment adaptez-vous un concept - identique, s'agissant du même client et du même usage - aux réalités locales, comme l'environnement, la topographie ou la culture?

Ma première préoccupation, c'est l'inscription du bâtiment dans la ville et ce qu'il peut lui apporter. A Séoul, l'emplacement se trouve sur une avenue large où des bâtiments hétéroclites se succèdent. Tout se passait là comme s'il n'y avait pas de règles. Cette liberté m'a porté à donner à la boutique une présence très sculpturale en pensant aux toiles blanches que Christian Dior taillait et modelait pour créer ses vêtements. A Genève, le site est tout autre. On se trouve dans cette rue, disons, un peu tiède, marquée par des immeubles des années 1950 à 1970. Dans beaucoup de villes, il s'agit d'une période plutôt ennuyeuse de l'architecture. La boutique forme ici un angle et mon projet a été de souligner cette géométrie au sommet pour y insérer, de bas en haut, des formes librement incurvées en façade.

A Séoul, je pouvais faire tendre le bâtiment jusqu'au ciel, ce qui lui donne une sorte de lyrisme. A Genève, nous nous inscrivons dans l'ordre de la rue, tout en marquant le carrefour d'un geste esthétique. A présent, nous travaillons sur une boutique à Pékin, et là aussi, le contexte, très différent, sera déterminant. Ces bâtiments ont une parenté, bien sûr. Mais mon souci est avant tout qu'ils embellissent la ville en s'inscrivant dans sa logique.

Comme architecte, vous intervenez de façon importante sur l'ensemble urbain, votre travail marque durablement le territoire.

Comment appréhendez-vous cette responsabilité?

A la fin du chantier de la boutique, à Genève, on m'a rapporté que des passants avaient pris des photos et félicité ceux qui assemblaient les façades en leur disant que «ce bâtiment faisait du bien à la rue». Quand on travaille sur des musées, des galeries, des institutions, on doit apporter une qualité esthétique qui donne de l'élan à la ville, qui la redynamise. Il y a toujours des gendarmes qui jugent que c'est ostentatoire ou exhibitionniste. Et, bien entendu, ce type de forme n'est pas adéquat dans tous les contextes, ou pour tous les programmes. Mais celle-ci peut apporter une qualité d'usage, en même temps qu'elle

est une réponse possible à la «mocheté» des zones périurbaines - et même urbaines - que tant de gens regrettent aujourd'hui.

Vous avez beaucoup travaillé en Chine. Comment cela a-t-il changé votre regard sur l'Europe?

En Chine, l'urbanisme planifié permet d'obtenir de la cohérence, mais les autorités en reviennent car les résultats sont souvent tristes et répétitifs. Aujourd'hui, nous voyons une ouverture nouvelle dans les souhaits des municipalités; les méthodes et les priorités commencent à changer. On ne cherche plus à tout raser pour construire de grandes tours. Certains projets urbains tiennent compte de l'existant et cela donne plus de poésie à la ville. En Europe, notre urbanisme, que l'on pourra appeler «démocratique», est beaucoup plus lent et n'opère jamais sur un grand terrain vierge. Les projets requièrent de la patience. Mais j'aime, pour ma part, l'idée de travailler avec un «déjà là», un environnement auquel on apporte quelque chose, que l'on corrige ou magnifie, même.

Depuis que vous avez reçu le Prix Pritzker en 1994, les attentes à l'égard de l'architecture ont évolué. L'époque appelle, d'une façon générale, à moins de lyrisme, à davantage de sobriété. Pensez-vous avoir, vous aussi, changé votre approche de ce métier?

Je revisite volontiers les lieux que nous avons construits, et, presque toujours, je constate avec bonheur que leurs usagers sont heureux. Certains de ces lieux ont trente ans. Durer est le pouvoir décisif de l'architecture. Au-delà des formes, j'ai toujours pratiqué une architecture attentive à l'existant et au temps. J'ai aimé faire des réhabilitations, par exemple, mais on en parlait peu. Bien entendu, tout le monde change, et moi aussi. Aujourd'hui, l'écologie est un impératif absolu. Mais on peut être furieusement bas carbone sans rien céder des ambitions d'usage ou d'esthétique. Est-ce qu'il faudrait se désintéresser de l'aspect extérieur d'un bâtiment sous prétexte que c'est la performance économique et écologique qui prime? Ce que vous nommez «le lyrisme» n'est pas une préoccupation bourgeoise, une dépense inutile. Je crois que si on ne fait plus une architecture de l'œil, du parcours, de la qualité de l'espace, si on se désintéresse de l'enveloppe du bâtiment, ce sera une perte massive pour la culture. C'est pourquoi je reste attentif, disons, à ne pas changer totalement. ●

Pink Primer & Care, ERBORIAN

«Cette sorte de pâte, qui fond sous les doigts, rend la peau douce et légèrement satinée. Mais se révèle trop riche pour un type de peau à tendance grasse. Bonne tenue de maquillage.»

45 ml, 48 francs

Base de maquillage vitaminée, BOBBI BROWN

«Texture riche, comme du beurre, avec un parfum agréable d'agrumes. Censée remplacer la crème hydratante, elle matifie la peau dès l'application. Un peu de brillance en fin de journée.»

50 ml, 79 francs

Voile hydratant longue tenue, CLÉ DE PEAU BEAUTÉ

«Ce fluide laiteux a l'avantage de contenir un filtre solaire. Application facile sans effets visuels immédiats. En revanche, c'était difficile d'uniformiser le teint avec une poudre compacte qui avait tendance à coller.»

30 ml, 73 francs

The Original Photo Finish Smooth & Blur, SMASHBOX

«Ce gel transparent rend la peau très douce et matifie efficacement le teint. Légère odeur chimique qui s'estompe vite.»

30 ml, 64 francs

T La base illuminatrice, CHANEL

«Jugée excellente par l'application Yuka, cette base très crémeuse est agréable à travailler. Donne un joli effet satiné au teint. Et point fort: la peau n'a pas graissé de la journée, c'est la première fois que ça arrive!»

30 ml, 66 francs

Base anti-brillance 12 heures, MAC STUDIO FIX

«Crème onctueuse, pas collante, mais qui s'effrite à certains endroits si on la frotte trop. Assure une bonne tenue du maquillage, même après un cours de pilates.»

30 ml, 46 francs

Première couche

Trentenaire, peau mixte, marquée par quelques imperfections et des pores légèrement dilatés, aimant se poudrer le teint, cherche à faire tenir son maquillage et moins briller. Adeptes des applications qui scannent les formules des produits cosmétiques, elle souhaite **une base de teint** bien notée et efficace sur la durée

par **Emilie Veillon**

Dans chaque numéro du magazine T, un membre de notre rédaction se mue en testeur ou testeuse masqué-e et délivre ses impressions.

A la sterne, la mouette, le chardonneret et l'hirondelle de l'hiver dernier, la collection printemps-été 2024 de Lemaire ajoute deux nouveaux colliers appeaux: la bergeronnette (à gauche) et le coucou (ci-dessous).



La mode du dernier cri

Partenaires idéaux du printemps, les colliers affublés d'appeaux de la marque Lemaire permettent d'entrer en communication avec le monde aviaire. Ces sifflets mamelonnés sont signés par l'artisan **François Morel**

texte: **Sylvain Menétrey**

Photographiés en rang sur un muret par le duo Philippine Chaumont et Agathe Zaerpour, des diplômées de l'ECAL, ils forment une famille d'étranges créatures colorées aux rondeurs enfantines. On pourrait les prendre pour des poivriers Memphis d'Alessi auxquels on aurait greffé des becs, des yeux de cyclope et des pattes jaunes. Ces canaux, tuyaux, embouchures et bourrelets servent en fait à moduler l'air que l'on souffle dedans pour produire des sons proches du chant ou des cris de certains oiseaux. La marque de mode parisienne Lemaire a collaboré avec François Morel de Quelle est Belle Company, pour produire en série limitée des colliers dont le pendentif est un appeau en bois laqué aux couleurs de l'oiseau qu'il imite, en l'occurrence la sterne, la mouette, le chardonneret, l'hirondelle, la bergeronnette et le coucou.

S'il vit loin des *catwalks*, dans une vallée fraîche et reculée de la Drôme, François Morel peut pourtant trompeter quelques jolies collaborations, en particulier avec la chanteuse Björk, pour qui il avait produit un coffret de 12 appeaux qui accompagnait la version Deluxe de l'album *Utopia* en 2017. «J'ai aussi travaillé avec l'artiste suisse Lorenz Olivier Schmid pour qui j'ai fabriqué des appeaux d'alouette

et de rouge-gorge selon ses dessins. Ils ont été produits dans le bois d'un arbre qui a dû être coupé pour agrandir une école.»

Ornithologue, défenseur de la nature qui s'engage par exemple en faveur du retour des vautours dans sa région, François Morel rencontre le succès, non seulement parce qu'il est l'un des rares fabricants artisanaux d'appeaux en Europe, et que certains de ses modèles sonnent de manière confondante, mais aussi parce que ses objets sont beaux et de petites merveilles d'ingénierie. «L'appeau à sterne dont m'a passé commande la marque Lemaire est très particulier car c'est le seul de ma collection qui se joue par le côté comme une flûte traversière», explique-t-il. L'instrument nécessite des qualités d'explosivité du souffle pour imiter les saccades de cette espèce gracile qu'on voit nicher sur des radeaux au bord du Léman au printemps. Les musiciens et musiciennes débutantes privilégieront l'appeau à mouette: «C'est facile, pour les imiter, il suffit de gueuler», s'amuse François Morel. Avec un peu de pratique, une discussion sur l'élégance pourrait s'engager avec un représentant de l'espèce sifflée. ●

En vente pour 399 francs sur lemaire.fr

Bonbon de terre

Jadis utilisé pour nourrir les ovins, **le rutabaga** se démarque par son goût à la fois terreux et sucré. Loin de se limiter aux purées hivernales, il gagne à être associé à du poisson cru

texte: **Emilie Veillon**

photo: **Matthieu Spohn pour le magazine T**

Cultivé en Scandinavie dès la fin du Moyen Âge, le rutabaga découlerait d'une hybridation spontanée entre le chou chinois et le navet. Utilisé à l'origine pour nourrir les ovins, c'est lors des périodes de disette des deux guerres mondiales qu'il est devenu consommé par les Européens, avec d'autres légumes racines qui poussent vite et se conservent bien en hiver. Tout en rondeur, le rutabaga présente une base vert-jaune évoluant vers le mauve, le rouge ou le vert selon les variétés. «On en vend dix fois moins que des carottes. Pourtant, il a plein de qualités: son goût sucré aux notes terreuses, sa chair dense, sa belle couleur et sa bonne teneur en vitamines», relève Gilles Roch, qui

en cultive depuis une vingtaine d'années au domaine des Biolettes, à Ballens (VD), et les écoule entre novembre et avril sur les marchés de Vevey, Lausanne, Morges et Nyon.

Selon Yann Kriba, chef au Crans Ambassador de Crans-Montana, ce légume d'antan revient en force dans la gastronomie nordique. «Il se cuisine traditionnellement de plein de manières - en purée, chips, brunoise, soupe, frites, gratin - mais se prête aussi à des associations plus originales, comme du poisson cru dans un esprit de ceviche.» Pour le magazine T, il l'a donc associé à des filets crus de perches du pays, après l'avoir cuit longuement dans un jus de pomme pour accentuer ses saveurs mielleuses. Cette recette, dont la seule étape

technique concerne la préparation de l'émulsion d'aneth qui apporte de l'acidité au plat, peut très bien être adaptée à d'autres légumes racines et d'autres poissons blancs.

Pour la première fois, l'accord mets-vin de la recette a été remplacé par un cocktail imaginé par le mixologue Brice Martaud, qui travaille pour le même établissement. En écho à l'association terre et eau du plat, il a créé un cocktail iodé et herbacé, avec des notes d'agrumes qui ajoutent de la fraîcheur. «Ma signature dans les cocktails, ce sont les huiles. J'ai donc utilisé les dernières gouttes de l'huile d'aneth du chef, dans une logique d'économie et pour faire un lien entre le mets et le cocktail», note-t-il. ●

Crudo de perches Loë, rutabaga et aneth

par le chef Yann Kriba, Crans Ambassador, Crans-Montana

Ingrédients pour 4 personnes

2	rutabagas
360 g	perches Loë
100 g	aneth blanchi au préalable
360 ml	huile de pépin de raisin
90 ml	jus de citron vert
20 ml	Fish Sauce
70 g	jaunes d'œufs
20 ml	eau
10 ml	huile d'olive
300 ml	jus de pomme
+	quelques tiges de ciboulette
+	quelques tiges d'aneth
+	piment d'Espelette, sel et poivre

1. Mixer l'aneth blanchi et l'huile de pépin de raisin jusqu'à obtenir un mélange homogène, puis passer cette préparation au torchon pour récupérer l'huile d'aneth.
2. Pour faire une émulsion d'aneth, mixer jus de citron, œufs, eau, Fish Sauce et sel et y ajouter l'huile d'aneth précédemment réalisée au fur et à mesure afin d'émulsionner le mélange comme une mayonnaise. Réserver au frigo.
3. Eplucher les rutabagas et couper des tranches d'environ 1 cm d'épaisseur. A l'aide d'un emporte-pièce de 5 cm de diamètre, découper des palets. Cuire ces derniers dans du jus de pomme à feu doux jusqu'à ce que la pointe du couteau y entre facilement. Les retirer du feu pour les faire refroidir puis les assaisonner d'huile d'olive, de sel et de poivre.
4. Couper les filets de perche finement en lanières de 0,5 cm environ, les assaisonner avec de l'huile d'olive, du sel, du poivre, du piment d'Espelette et de la ciboulette finement ciselée.
5. Pour le dressage, déposer au fond d'une assiette creuse une cuillère à soupe d'émulsion d'aneth puis y déposer un palet de rutabaga et un petit tas de crudo de perches. Décorer avec des pousses d'aneth.

Dans chaque numéro,
découvrez un ingrédient
surprenant produit
en Suisse romande et
une recette originale
d'une cheffe ou d'un chef.



Retrouvez toutes
les recettes du
magazine T en ligne.

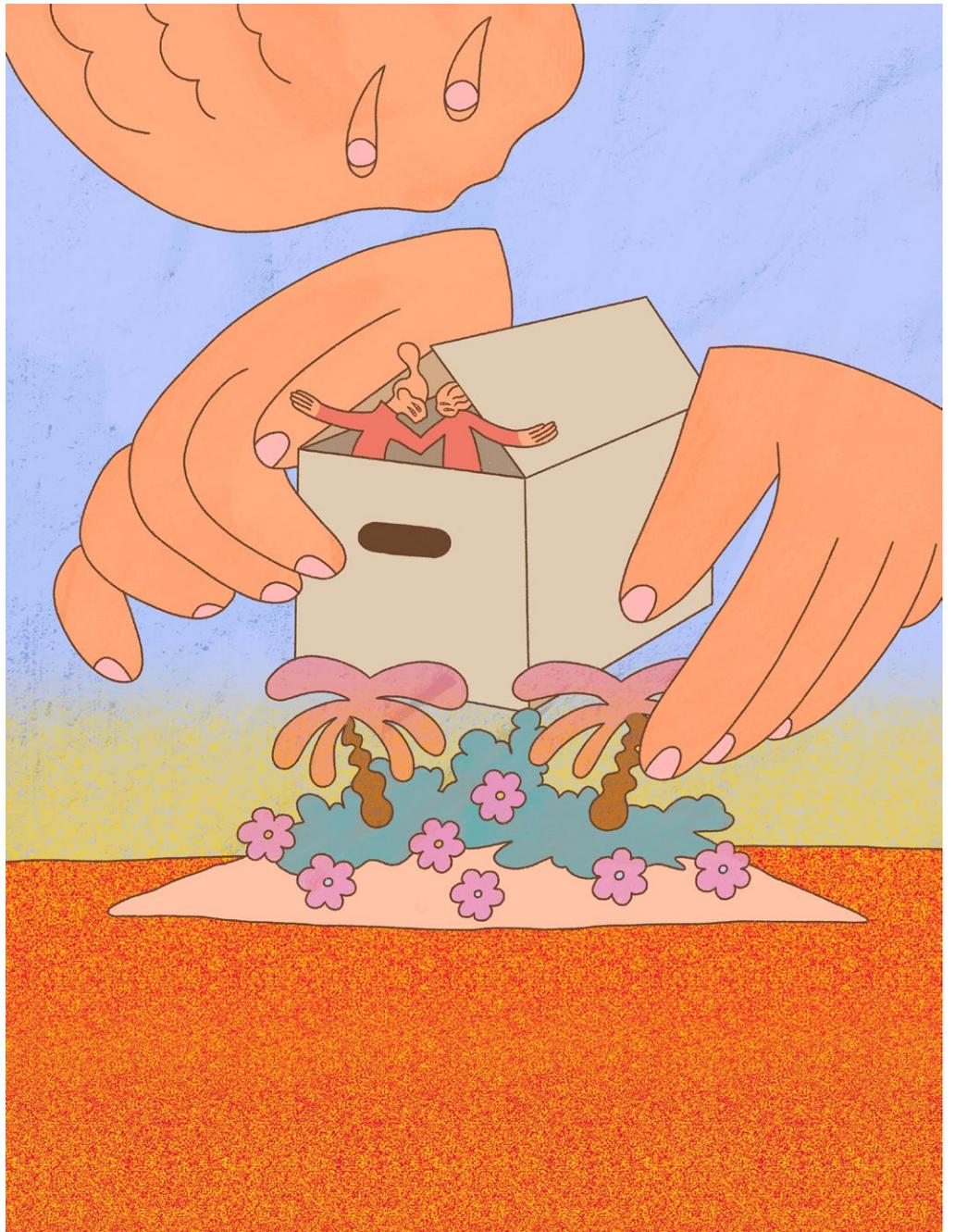


en shaker

Accord mets-cocktail de Brice Martaud, chef barman du Crans Ambassador

Prévoir 4 cl de gin London Dry, 1 cl de jus de citron jaune, 1 cl de jus de citron vert, 2 cl de sirop de sucre, une poignée de salicornes et quelques gouttes d'huile d'aneth précédemment utilisée dans la recette du plat. Ecraser les salicornes dans un shaker et y mélanger tous les ingrédients. Verser dans un joli verre «couquette» et y déposer quelques gouttes d'huile d'aneth pour la décoration, ainsi qu'un zeste de citron exprimé sur le bord du verre.





Chacun cherche son toit

Parmi les événements les plus anxiogènes de l'existence, **le déménagement** peut engendrer un sentiment de dépossession, mais également l'opportunité d'une réinvention. Le philosophe Thibaut Sallenave a mené une réflexion sur ce sujet

texte: *Emilie Veillon*

illustration: *Elorri Charriton pour le magazine T*

peut aussi induire une forme d'allègement, d'euphorie de devenir quelqu'un d'autre, surtout lors des premiers moments dans le nouveau lieu, quand tout n'est pas encore déballé et que la routine ne s'est pas installée.

Comment le déménagement a-t-il évolué dans nos sociétés contemporaines?

Jusqu'au milieu du XXe siècle, il est resté quelque chose d'exceptionnel dans nos sociétés occidentales sédentaires. Le phénomène de mobilité, très restreint, renvoyait à des classes supérieures de la société ou aux exodes, guerres, maladies. La fixité coulait de source, puisqu'on restait proche de ses parents. C'est l'affranchissement progressif des individus par rapport à leur structure sociale et familiale d'origine qui les a poussés à aller plus loin. Le déménagement est devenu une trajectoire d'émancipation.

L'hyper-mobilité qui caractérise le XXIe siècle a-t-elle changé la donne?

Désormais, le rapport au logement est double et fluctue selon les périodes. Soit il part du principe que l'on a besoin d'un espace et d'objets à soi pour s'incarner. Soit il considère que l'on peut s'affranchir des contraintes matérielles, dans une sorte de nomadisme heureux. On navigue donc entre deux pulsions, celle de la liberté et celle de la sédentarité. Or, il est tout aussi illusoire de concevoir l'identité comme une entité transposable partout que de penser que l'habitat peut être un cocon protecteur.

Lors de ce déplacement, que garde-t-on et que laisse-t-on derrière soi?

C'est ce que j'appelle le dilemme du déménagement. Les objets qui nous disent, nous racontent, nous expriment ont tendance à nous accompagner partout. Mais tout déménagement est aussi l'occasion de faire le tri dans sa vie et son histoire. En bref, il faut garder ce qui nous laisse libre tout en nous permettant de nous retrouver, comme les livres, et laisser derrière soi ce qui nous empêche de faire de la place au nouveau.

Pour quelles raisons certaines personnes sont-elles en quête permanente du prochain logement, sans jamais réussir à s'établir?

Tout lieu habité est un compromis entre les contraintes d'un lieu matériel et un lieu idéal, fantasmé. Les personnes qui n'arrivent pas à se stabiliser suggèrent que ce compromis est chez elles toujours remis en question.

Une personne sur dix déménage en Suisse chaque année depuis 2018, selon les observations fournies par l'Office fédéral de la statistique. Qu'ils soient voulus ou subis, ces déplacements d'un logis à un autre marquent des étapes cruciales d'évolution: études, premier travail, couple, naissance des enfants, divorce, licenciement, décès d'un conjoint, vieillesse... Ils mettent en ébullition des aspects identitaires que le docteur en philosophie Thibaut Sallenave décortique dans son livre *Changements d'adresse. Une philosophie du déménagement*, réédité en début d'année (Ed. de l'Aube).

Tout comme le deuil et le licenciement, le déménagement fait partie des événements les plus stressants de l'existence. Pourquoi cela nous déstabilise-t-il autant?

Selon un sondage d'OpinionWay pour L'Officiel du déménagement de 2020, 89% des Français estiment que le déménagement est anxiogène et 46% parlent d'un événement très stressant. Même lorsqu'il est voulu, il s'accompagne de diverses tensions: délais à respecter, impératifs organisationnels, contraintes matérielles de la mise en carton, transport. Une autre angoisse concerne l'incertitude de réussir à faire du nouveau lieu le chez-soi que l'on souhaite. Va-t-on s'épanouir dans ce lieu visité deux fois? S'entendre avec les voisins? Trouver nos marques dans le quartier?

Ces craintes expriment-elles un sentiment plus profond?

Oui, et c'est là que le regard du philosophe intervient: elles montrent à quel point notre subjectivité a besoin d'occuper une certaine surface matérielle. L'être que l'on est ne se réduit pas à un esprit transposable partout. Et au fond, quand nous sommes amenés à mettre tout cela en boîte, notre identité se trouve suspendue entre deux lieux. Cette immatérialité peut créer une sorte de vertige. Que suis-je sans ces objets qui racontent ma propre histoire? Reste que devenir un voyageur sans bagage dans sa propre existence

Souvent, on remarque cette tendance dans les parcours des grands artistes. Lorsque le lieu ne leur permet plus de créer, de se transformer, il faut partir. Beethoven a déménagé 32 fois, presque autant de fois que le nombre de ses sonates!

A contrario, que penser des personnes qui ne peuvent s'imaginer nulle part ailleurs et qui restent toujours au même endroit?

Ce phénomène inverse peut être lié à la peur du renouvellement ou du changement. Pour d'autres personnes, il s'agit du fait que le lieu qu'elles habitent depuis des années les définit complètement et que les liens sociaux développés sont suffisamment épanouissants. Dans ce dernier cas, elles ont réussi à accueillir chez elles une part d'altérité qu'il n'est plus nécessaire de chercher ailleurs.

Mais parfois, nous n'avons pas le choix... Qu'en est-il des déménagements forcés?

Il y a plusieurs types de déménagements subis, à la suite d'une rupture, du départ en maison de retraite, d'une perte d'emploi, du décès d'un conjoint, mais aussi en cas de guerre ou de problèmes de santé. Sans oublier les migrations climatiques qui vont augmenter dans les prochaines décennies, au niveau mondial, mais aussi au sein même d'un pays, en raison par exemple de bâtiments dans des régions à risque qui deviendront non assurables. Lorsqu'ils ne sont pas choisis, les déménagements sont vécus comme un arrachement, une dépossession qui engendre un travail de deuil. Le lien avec l'autre se révèle capital dans ce cas de figure. Il faut tout faire pour garder l'esprit de communauté, ne pas rester seul. Je suis persuadé qu'il y a une capacité en nous de réinvention que nous ne soupçonnons pas, y compris dans les moments les plus difficiles. ●

«Changements d'adresse. Une philosophie du déménagement», Thibaut Sallenave, Ed. de l'Aube, editionsdelaube.fr

Dans chaque numéro, l'humeur de la rédaction se décline en une sélection débridée d'objets.

Vous avez dit cocooning?

En français, la traduction reste à inventer, entre chouchoutage de soi et «douillettification» d'intérieur. Mais c'est le mot qui manque, pas l'envie de s'y mettre

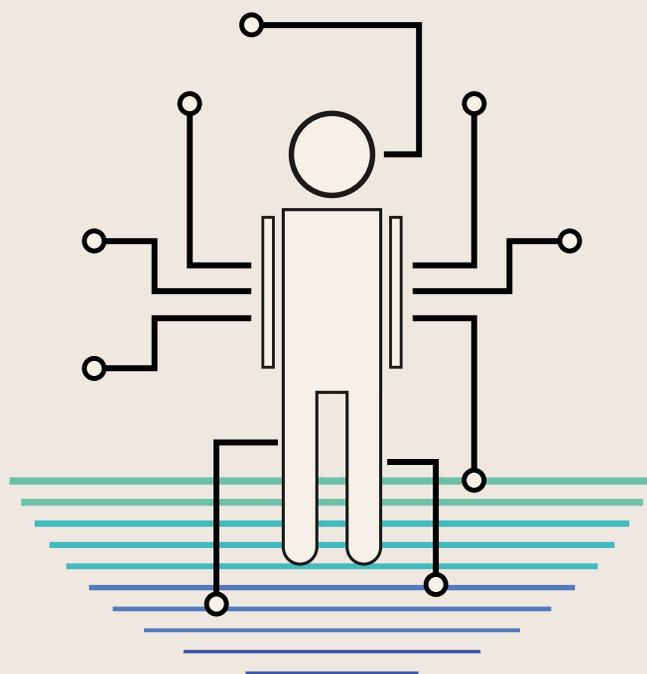
sélection: **Anouck Mutsaerts**



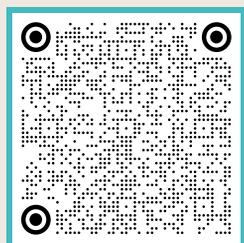
NEWSLETTER

LA LETTRE CYBER

Votre rendez-vous hebdomadaire pour évoluer
dans un monde toujours plus connecté



Dès lundi, *Le Temps* lance son univers cyber pour comprendre les enjeux du numérique et maîtriser ensemble les innovations. Tous les mercredis*, découvrez une newsletter dédiée, la Lettre Cyber qui vous livre l'essentiel de l'actualité technologique en Suisse et à l'international.



Inscrivez-vous **gratuitement**
en scannant le code QR
ou sur [LeTemps.ch](https://www.letemps.ch)



*première newsletter envoyée le 20 mars 2024



louisvuitton.com

LOUIS VUITTON